

Index des recensions

Numéro 92, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80579ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2016). Compte rendu de [Index des recensions]. *Brèves littéraires*, (92), 63–111.

INDEX DES RECENSIONS

Depuis 2008, la Société littéraire de Laval recense toutes les publications de ses membres dans la revue *Brèves littéraires* et en fait la promotion sur son site Web. De plus, la SLL organise, en décembre, un lancement collectif à la Maison des arts.

En 2015, la SLL fêtait ses 30 ans avec, notamment, un numéro double de la revue ne contenant aucune recension. C'est donc dans le présent numéro que les ouvrages des membres parus fin 2014 et 2015 sont présentés. La mission de la SLL a été modifiée à l'été 2015 et il a été annoncé que ce numéro de la revue serait le dernier. La SLL fera paraître en juin 2016 une toute nouvelle revue en couleurs.

Voici, par ordre alphabétique, la liste des auteurs membres de la SLL dont les œuvres sont présentées dans ce numéro. Les auteures des recensions sont identifiées par leurs initiales : Monique Joachim (MJ), Hélène Perras (HP), Danielle Shelton (DS).

Allard, Francine. <i>Clinique Valrose</i> , t. 2 « L'enfant tel un jouet brisé », t. 3 « L'autre versant de la vie », t. 4 « Le désespoir de Mathieu », La Semaine / saga romanesque	106
Allard, Francine. <i>La maison d'en face</i> , La Semaine / roman	108
Allard, Francine. <i>Les fantômes de Monsieur Jacques</i> , t. 1 « La mort entraîne la mort », t. 2 « Sonate pour Charles Dickens » t. 3 « Le chapiteau du diable », La Semaine / romans pour ados	109
Alain, Sonia. <i>Les Gardiens des portes</i> , t. 3 « Amélie », Ada / saga fantastique	104
Asselin Roy, Christiane. <i>Un regard de femme</i> , Mini Génie / poésie et art visuel	80
Augustin, Yves Patrick. <i>D'ici et de nulle part</i> , L'Harmattan / prose poétique et poésie	83
Belu, Françoise. <i>Babillages</i> , Cidhica / art visuel et poésie (Aimée Dandois)	72
Belu, Françoise. <i>Les cantiques de l'eau</i> , Marcel Broquet / photos et poésie (Nancy R Lange)	74
Belu, Françoise. Dans <i>Le passeur</i> 34, 35, 36, FQLL / collectif	92
Berger, Maxianne. <i>Un renard roux A red fox</i> , Éditions des petits nuages / tanka	86
Berger, Maxianne (codir.). <i>Cirrus</i> 1, 2, 3, 4 / tanka	88
Berger, Maxianne. Dans <i>Revue du tanka francophone</i> 23 / article, tanka	90
Berger, Maxianne. Dans <i>Ploc</i> 54 / haïku	90
Berger, Maxianne. Dans <i>Le passeur</i> 37, FQLL / tanka	92
Bergeron, Claire. <i>Quand les femmes étaient des ombres</i> , Druides / roman	98

Bernier, Tanya. <i>Un fauteuil à partager</i> , Société des écrivains / roman	99
Berthiaume, Laurent. <i>Quinze mois de vacances en kaki</i> , Le grand fleuve / récit biographique	95
Bisaillon, Marcelle. Dans <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68
Bisaillon, Marcelle. Dans <i>Le passeur</i> 34, FQLL / collectif	92
Bouchardy-Gauthier, Ariane. Dans <i>Le passeur</i> 34, FQLL / collectif	92
Chabot, Denis-Martin. <i>Rue Sainte-Catherine Est</i> , La Semaine / roman (réédition des <i>Nouvelles du village</i>)	102
Chevrier, Lise. Dans <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68
Chevrier, Lise. Dans <i>Le passeur</i> 34, 36, FQLL / collectif	92
Coppens, Patrick. <i>Pensées pensive</i> , Triptyque / poésie	78
Dandois, Aimée. Dans <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68
Dandois, Aimée. <i>Brumes d'enfance</i> , Cidhica / poésie et art visuel (Françoise Belu)	72
Dandois, Aimée. Dans <i>Cirrus</i> 2, 3, 4 / tanka	88
Dandois, Aimée. Dans <i>L'île en mémoire</i> , La courte échelle / récit	94
Dahan, Andrée. Dans <i>L'île en mémoire</i> , La courte échelle / récit	94
De L'Orme, Nichole. <i>Le chemin des retrouvailles</i> / généalogie	110
Despatis L'Écuyer, François-René. <i>Perspectives de l'indéfinissable</i> , FR. / poésie	82
Diraka, Vincent. Dans <i>Le passeur</i> 36, FQLL / collectif	92
Drouin, Claude. Dans <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68
Drouin, Claude. <i>Le cœur des lieux</i> , Claude Drouin éditeur / poésie et installations (Monique Gagné)	76
Drouin, Claude. Dans <i>Cirrus</i> 1, 2, 3, 4 / tanka	88
Drouin, Claude. <i>Revoir l'éphémère Le fleuve et autres chemins</i> , Claude Drouin éditeur / carnet de déambulations	96
Drouin, Claude. <i>La beauté de l'ordinaire Poésie du côtoisement</i> , Claude Drouin éditeur / carnet de déambulations	96
Drouin, Claude. <i>Calypso ou les tourments d'Ulysse</i> , Claude Drouin éditeur / roman bref	97
Duff, Micheline. <i>Coup sur coup</i> , t. 2 « Coup d'envoi », t. 3 « Coup de maître », Québec Amérique / saga	105
Dupuis, Marie. Dans <i>Amours</i> , Forgeurs d'étoiles (France) / collectif	91

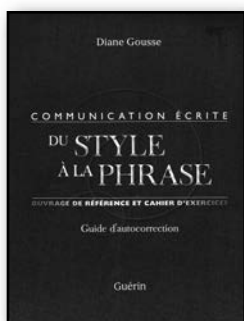
Édouard Polynice, Ghislaine. Dans <i>Le passeur</i> 36, FQLL / collectif	92
Forget, Danielle. Dans <i>L'île en mémoire</i> , La courte échelle / récit	94
Fortin D'Argenson, Marie-Marthe. Dans <i>L'île en mémoire</i> , La courte échelle / récit	94
Gagné, Monique. <i>Le chœur des lieux</i> , Claude Drouin éditeur / installations et poésie (Claude Drouin)	76
Gagné, Monique. Dans <i>Le passeur</i> 36, FQLL / collectif	92
Gousse, Diane. <i>Communication écrite Du style à la phrase</i> , Guérin / guide d'autocorrection	67
Hudon, Danielle. Dans <i>Le passeur</i> 34, 36, 37, FQLL / collectif	92
Joachim, Monique. Dans <i>Le passeur</i> 34, 37, FQLL / récit	92
Landry, Céline. Dans <i>Cirrus</i> 1, 2, 3, 4 / tanka	88
Landry, Céline. Dans <i>L'Écho de l'étroit chemin</i> , 12, 13, 15, 16, 17 / haïbun	89
Landry, Céline. Dans <i>Revue du tanka francophone</i> 23 / tanka	90
Landry, Céline. Dans <i>Ploc</i> 54 / haïku	90
Landry, Céline. Dans <i>Haïku Canada Review</i> vol. 9 / haïku	90
Landry, Céline. Dans <i>Amours</i> , Forgeurs d'étoiles (France) / collectif	90
Landry, Diane (codir.). <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68
Landry, Diane. Dans <i>Le passeur</i> 35, FQLL / collectif	92
Lange, Nancy R. Dans <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68
Lange, Nancy R. <i>Les cantiques de l'eau</i> , Marcel Broquet / poésie et photos (Françoise Belu)	74
Lange, Nancy R. Dans <i>L'île en mémoire</i> , La courte échelle / récit	94
Larin, Bernard. <i>Méditer et développer son plein potentiel</i> , Le Dauphin Blanc / cheminement personnel	111
Lavoie, Denise. Dans <i>Le passeur</i> 37, FQLL / collectif	92
Le Clézio Claessens, Gaëlle. Dans <i>Le passeur</i> 35, FQLL / collectif	92
Legoux, Caroline. Dans <i>Mœbius</i> 142 « Ridicule » / nouvelle	93
Legoux, Caroline. Dans <i>Mœbius</i> 145 « Comme il vous plaira » / nouvelle	93
Lévesque, Yvan. Dans <i>Le passeur</i> 35, 36, FQLL / collectif	92
Mathieu, Marie-Sœurette. <i>Châteaux de sucre</i> , Le grand fleuve / roman	100

Minguez, Francine. Dans <i>Sur une même écorce</i> , David / haïku	88
Minguez, Francine. Dans <i>Cirrus</i> 1, 2, 3, 4 / tanka	88
Minguez, Francine. Dans <i>Revue du tanka francophone</i> 22, 23 / tanka	90
Minguez, Francine. Dans <i>Haïku Canada Review</i> vol. 9 / haïku	90
Minguez, Francine. Dans <i>Traversées</i> 74 / haïku	91
Minguez, Francine. Dans <i>Amours</i> , Forgeurs d'étoiles (France) / collectif	91
Minguez, Francine. Dans <i>Corps étrangers</i> , Urubu / collectif	91
Pagé, Monique. <i>Comme un désir en automne</i> , G-mots / poésie	84
Pagé, Monique. Dans <i>Le passeur</i> 35, FQLL / collectif	92
Pelletier, Luce (dir.). <i>Printemps a cappella</i> / rensaku	87
Pelletier, Luce. Dans <i>Sur une même écorce</i> , David / haïku	88
Pelletier, Luce. Dans <i>Libelle</i> / haïku	91
Pelletier, Suzie. <i>Le pays de la terre perdue</i> , t. 1 à 6, Véritas / série de romans fantastiques	102
Piché, Leslie (codir.). <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68
Piché, Leslie. Dans <i>Le passeur</i> 34, FQLL / collectif	92
Piché, Leslie. Dans <i>L'île en mémoire</i> , La courte échelle / récit	94
Proulx, Jean-Luc. <i>L'histoire annoncée</i> , Temps sacré / livre d'artiste	70
Provencher, Roland. Dans <i>Le passeur</i> 36, 37, FQLL / collectif	92
Racine, Cécile. Dans <i>Le passeur</i> 37, FQLL / collectif	92
Saint-Germain, Hubert. Dans <i>Le passeur</i> 35, FQLL / collectif	92
Shelton, Danielle (codir.). <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68
Shelton, Danielle (dir. litt.). <i>Le passeur</i> 34 à 37, FQLL / collectif	92
Suprice, Lenous. <i>Lettres à mes ombres</i> , Dédicaces / poésie	85
Suprice, Lenous. <i>Le passeur</i> 37, FQLL / collectif	92
Tessier, Carl. <i>Thomas Chroniques intemporelles</i> , Véritas / docu-fiction	101
Tousignant Patenaude, Thérèse. Dans <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68
Tousignant Patenaude, Thérèse. Dans <i>Le passeur</i> 34, FQLL / collectif	92
Tremblay, Lucette. Dans <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68

Varin, Claire. Dans <i>Mœbius</i> 144 « Animaux » / récit	93
Varin, Claire (dir.). <i>L'île en mémoire</i> , La courte échelle / récit	94
Warren, R. A. <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre : photos	68
Warren, R. A. Dans <i>Le passeur</i> 34, FQLL / nouvelle	92
Worlitzky, Aspasia. Dans <i>Portrait de famille des 50 ans de Laval</i> , SLL / beau-livre	68
Worlitzky, Aspasia. Dans <i>Le passeur</i> 35, 36, 37, FQLL / collectif	92

GUIDE D'AUTOCORRECTION

DS



DIANE GOUSSE
Communication écrite
Du style à la phrase
 Guérin
 2012, 114 p.

Voici un cahier d'auto-exercices pour enrichir son style d'écriture. Quoique Diane Gousse, qui est enseignante à l'école de français de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal, ne l'ait pas conçu pour l'usage des auteurs littéraires, il n'en demeure pas moins pertinent pour eux. On le comprend rapidement en extrapolant ce qu'elle écrit dans sa présentation (p. III) : « À l'écrit, l'absence de moyens paralinguistiques renforce l'importance du choix des mots, de la structure de la phrase, de l'atmosphère du texte. »

Ce cahier préconise « l'autoformation par la pratique : du plus simple au plus complexe » (p. IV). Sur sa démarche, l'auteure demeure avare d'explications, mais il n'en fallait pas davantage. L'élève apprend par lui-même à remplacer les « verbes incolores », à utiliser « les expressions et les mots d'origine étrangère » et il découvre « sept moyens de substitution de la subordonnée ». Il a évidemment accès au corrigé et, en prime, à des recommandations pour une bibliographie d'outils utiles, dont le dernier et non le moindre est Antidote.

Plutôt que de *mettre* de la discorde au sein d'un groupe, il faut la *semer* ! Je plaisante... Ne préférez-vous pas *employer* vos efforts à *rétablir* la paix ? *Mettre* est de ces verbes incolores pouvant être remplacé par *semer*, *employer*, *rétablir*...

DANIELLE SHELTON, DIANE LANDRY, LESLIE PICHÉ, codirectrices DS
Portrait de famille des 50 ans de Laval
 Société littéraire de Laval
 2015, 80 p.



Laval est né le 6 août 1965 de la fusion des 14 municipalités de l'île Jésus. La ville célèbre donc en 2015 son 50^e anniversaire. Le patrimoine de Laval est riche de souvenirs, de hauts faits et de petites histoires de la vie quotidienne. Le slogan des célébrations, « Laval, l'autre histoire », est pleinement évocateur de l'esprit qui anime ce beau-livre souvenir, édité par la Société littéraire de Laval. Préfacée par monsieur le maire Marc Demers, cette publication porte le sceau de la Corporation des célébrations 2015 à Laval. En achetant ce livre, vous aidez la culture, en particulier la littérature en langue française, à demeurer vivante à Laval et accessible au plus grand nombre.

Que trouve-t-on sous la couverture ? L'histoire de gens célèbres, et d'autres tout autant remarquables bien que moins médiatisés. Ensemble, ils façonnent un visage actuel de Laval. Ils sont cinquante Lavallois et Lavalloises, jumelés par couples le temps d'un entretien encourageant la découverte d'un peu de soi-même chez l'autre. Vingt-cinq se prêtent ensuite à un « jeu des personnalités » pour alimenter des notices biographiques originales. Les autres choisissent un lieu sur l'île Jésus pour y être photographiés, avant de recevoir l'hommage en vers libres d'un poète de la Société littéraire de Laval.

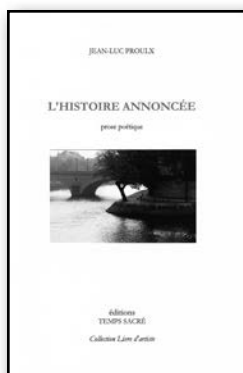
Ce livre a été réalisé à la manière d'un magazine de luxe : des portraits, des images du quotidien et des textes brefs. Page après page, sont au rendez-vous la créativité, la générosité et la détermination d'hommes et de femmes, jeunes et vieux, nés ici ou venus d'ailleurs, qui partagent un attachement sincère à leur ville et la fierté d'y vivre.

Qui sont ces personnes miroir de la population lavalloise ? Des musiciens, des artistes, des écrivains, des comédiens, des athlètes, des amants de la nature, des passionnés de loisirs, des scientifiques, des étudiants et des étudiantes, des éducateurs, des soignants, des mécènes et des bénévoles. Il y a Béatrice Picard (comédienne et marraine de la SLL), Alain Trudel (chef de l'Orchestre symphonique de Laval), Lorraine Desmarais (pianiste de jazz), maman Dion (présidente de sa Fondation, laquelle équipe les enfants défavorisés pour les rentrées scolaires), Madeleine Dalphond Guiral (vice-présidente de la SLL, ex-parlementaire et précieuse bénévole), Luc Leblanc (dit « le Chevalier du Bois-de-l'Équerre »), Fernand Ouellette (poète reconnu internationalement), François Reeves (réputé cardiologue), Chantal Cadieux (auteure de téléromans à succès), Louise Lortie (présidente de la Commission scolaire de Laval), Lucie Tremblay (présidente de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec), Micheline Duff (romancière), Louis Babin (compositeur de musique contemporaine), Jacqueline Woodley (soprano), Guy Garand (d.g. du Conseil de l'environnement de Laval) et cinq autres, avec les diverses ramifications de leurs réseaux professionnels, personnels et sociocommunautaires.

Ce beau-livre souvenir d'un Laval « humain » qui a fêté ses noces d'or a été édité sous la direction de Danielle Shelton, Diane Landry et Leslie Piché. Abondamment illustré de photographies de R. A. Warren, il est aussi riche de dialogues entre les participants et de vingt-cinq poèmes offerts par onze poètes de la SLL : Diane Landry, Leslie Piché, Danielle Shelton, Claude Drouin, Nancy R Lange, Marcelle Bisailon, Lise Chevrier, Aimée Dandois, Lucette Tremblay, Thérèse Tousignant Patenaude et Aspasia Worlitzky.

Page 57 : poème de Leslie Piché pour Cathy Vlahos, jumelée à Jennifer Abel, médaillée en plongeon.





JEAN-LUC PROULX
L'histoire annoncée
 Temps sacré

PARIS À VIVRE. PARIS À MARCHER.

Que voici un émouvant livre d'artiste hybride : prose poétique, dessins, photographies de voyage, d'art et d'archives, partition musicale ! On défait la boucle de la cordelette, on déplie le papier d'emballage et on découvre un cahier simplement broché, une photo de Paris en couverture, collée à la main. Entre cette couverture et le corps de l'ouvrage, un précieux papier de fibre naturelle, comme pour nous avertir : ce qui suivra sera intime et vrai. Il y a une dédicace que l'on comprendra plus loin, « à Hélène Dorion », et une citation de Hölderlin en exergue, « Que l'homme tienne ce que l'enfant a promis », car l'« histoire annoncée » du titre est justement celle-là. Et puis, Jean-Luc Proulx « raconte », « et encore » et « au plus près », et « nous sommes là, c'est certain, une voix monte déjà », « en ce lieu à ravir, en cet accord [...], en ce lien » (p. 33, 37).

Promeneur au sortir de la nuit.
 Sur scène ici, il aura raison à jamais de l'obscur.





*Extrait I d'une partition de Jean-Luc Proulx,
Lonely Soul, 2^e motif : Le martèlement des pas.*

C'est le livre d'une authentique rencontre avec la poète Hélène Dorion, à Paris, il y a des années. C'est le livre des influences qui marquent une vie : Rainer Maria Rilke, pour « son regard », « son questionnement » (p. 18) ; Virginia Woolf, pour « son chemin », « sa quête de lumière » (p. 23) ; Giacometti, pour son « homme qui marche » (p. 25).

C'est aussi notre livre de « toutes les images » qui ornent les murs d'infimes détails », parce que « nous sommes là. Tous ! » Dans « [l]e visible, l'invisible », comme dans « [l]e temps et l'espace » (p. 31).

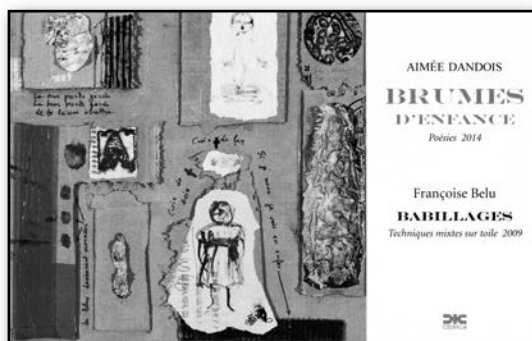
Mais c'est surtout le livre de l'orphelin enfin consolé, devenu homme en quête de son âme, parce qu'« il ne peut plus continuer ainsi ». Et donc, pour « renouer avec le fil de son histoire » (p. 13), il « retourne à Paris, pour la retrouver, la ramener chez lui, à la maison » (p. 15). C'est beau, magnifique et profond. « Le cœur [est] remué » (p. 17).

Le chercheur d'âme. L'écrivain.

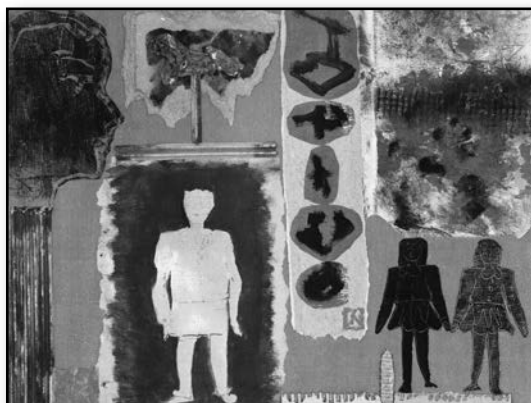


AIMÉE DANDOIS. *Brumes d'enfance – Poésies 2014*
 FRANÇOISE BELU. *Babillages – Techniques mixtes sur toile 2009*
 Cidhica, 2014, 76 p.

DS



Les jumelles – 61 x 46 cm , page 27



Lorsqu'en 2011 la poète Aimée Dandois découvre les tableaux de l'exposition *Babillages* de Françoise Belu, où dominent les tons de terre, elle est captivée sur-le-champ par « l'acuité des messages cryptés et la géographie des collages et inclusions ». Elle laisse les images l'habiter et propose à l'artiste de réaliser ce recueil conjoint.

La poésie d'Aimée Dandois trouve ici une parfaite résonance, tant le jumelage avec les œuvres de Françoise Belu sonne vrai, naturel. Le liminaire de la poète donne les clés de lecture de l'ensemble : « l'enfant blessé dans ses rêves », « sous l'apparence d'une enfance heureuse, les déceptions », « les lésions ou agressions causées soit par l'école, soit par la famille », « le

Je veux faire corps avec toi
sœur jumelle de mes rêves

Je m'exile
me déchire
l'unicité parfois je romps

Désarroi

Ne faire qu'un
mais être deux

Connivence

Lorsque pèsent
ces chapes de plomb où
lancine ma douleur du vivre
sous ton joug

Je m'adresse à toi
ma sœur, mon double
et nos silences complices
colmatent les brèches

mécanisme de rejet »... bref, « l'enfant intérieur ». Aimée Dandois nous fait ressentir, mieux que ne le font les seuls tableaux, la démarche de Françoise Belu qui tente de « recoller certaines de ces brisures qui ne sont hétéroclites qu'en apparence. »

L'artiste écrit des mots à la main sur plusieurs de ses tableaux : si tout n'est pas noir, rien n'est jamais simplement lumineux. Par exemple, dans *L comme lit*, en page 17 : « Il y a aussi des moments de pur bonheur » côtoie « Dans le ciel de lit, il y avait un petit nuage d'encre. Sexe avide. » Tout est là, dit, montré, cru comme un journal télévisé de faits divers révoltants qui ramènent ce qu'on connaît ou soupçonne de l'enfance.

NANCY R LANGE ET FRANÇOISE BELU
Les cantiques de l'eau
Marcel Broquet, 2015, 59 p.

DS



*Voici ma prière pour l'eau,
une prière sans église,
avec la nature pour chapelle.*
Nancy R Lange

En avant-propos de ce beau livre, une « Ode à l'eau » signée Hubert Reeves, associé « de tout [son] cœur », écrit-il, « à ces personnes qui, loin de se contenter de déplorer ces dégâts [la pollution et l'assèchement], réagissent activement » (p. 7).

L'adverbe est bien choisi : outre cette publication de luxe des éditions Marcel Broquet, cette suite de poèmes de Nancy R Lange et de photographies de Françoise Belu a été mise en musique par le compositeur lavallois Gilbert Patenaude dans le cadre des célébrations du cinquantième anniversaire de Laval, et enregistrée sur CD. De plus, une version antérieure intitulée *Eau bénie* est exposée en permanence au Musée C.I.Eau (Centre d'interprétation de l'eau), sur la rivière des Mille-Iles, dans le quartier Sainte-Rose de Laval.

Outre une notice biographique de la poète, l'ouvrage bénéficie de trois postfaces. Hélène Dorion déchiffre parfaitement « le regard » de Nancy R Lange qui « se pose sur l'eau – celle qui nous constitue, celle sur laquelle nous naviguons, celle que nous polluons, celle dans laquelle nous naissons – et », poursuit-elle, « dans ce mouvement engendré par les mots, elle embrasse les fleuves et les marées, les rivières et les chutes en des poèmes qui creusent jusque dans nos racines, interrogent

nos choix et résonnent intensément dans le puits de l'histoire humaine » (p. 43).

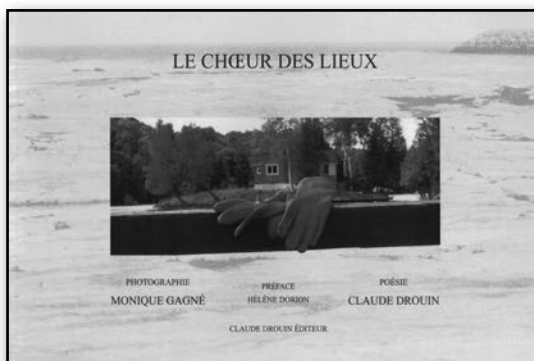
L'artiste Françoise Belu signe les photographies du livre. Elle explique que ses images n'illustrent pas les poèmes, que c'est en fait « l'inverse » ici, que les textes de Nancy R Lange « éclairent [ses] images », car « avec ses mots, elle creuse l'image, comme un sculpteur qui taille un bloc de pierre pour faire jaillir une forme. Elle la fait parler. Elle fait ainsi en sorte que celui qui jusqu'ici n'a jamais vraiment prêté attention à l'eau va la regarder, va la penser » (p. 45). « L'eau », écrit l'artiste, « est bien plus qu'elle-même, puisque sa surface réfléchissante en fait le miroir du monde. [...] Sa mouvance crée même des tableaux d'expressionnisme abstrait tels qu'il est parfois impossible de savoir ce qu'était la réalité » (p. 47, 48).

Pour le compositeur lavallois Gilbert Patenaude, « la poésie [...] contribue, comme la musique, à exprimer une grande partie de la quête incessante de beauté et de rêve [...] Il y a rendez-vous. » Le musicien a ressenti cette « démarche amoureuse » que la poète « porte en elle : de la joie et de l'espoir, de l'attachement, de l'inquiétude et du souci » et, « complice », sa « musique a surtout voulu ne pas briser cet amour profond » (p. 50, 53).

Le tout premier poème du livre, le seul sur fond blanc, introduit magistralement les quinze cantiques qui suivent ces deux derniers vers : « Je déclare l'eau sacrée / bien de l'humanité » (p. 12, 13).

dernière strophe du poème « Soif », page 17





Dans la préface de ce beau livre, Hélène Dorion écrit : « Des gants rouges se baladent, vont de la neige immaculée à l'horizon ouvert de l'océan et prennent la pose souhaitée par celle qui "sort construire des images" ». Monique Gagné, artiste transdisciplinaire, a laissé voir les photographies de ses installations artistiques à son compagnon de vie, l'écrivain et éditeur Claude Drouin. La rencontre, poursuit la préfacière, « ouvre une fenêtre sur un univers singulier » où le poète « observe, sensible et attentif à ces objets insolites [les gants rouges] qui dialoguent avec le paysage ». La « balade débutée en solitaire, renchérit le poète dans ses remerciements, s'est transformée en un intime pas de deux. » Il fallait cette foi bellement exprimée dans la citation en exergue de Gabrielle Roy : « Comme si ce pays où j'allais ne fût pas sur la carte, mais seulement au bout de la confiance. »

Le jour du lancement à la librairie Monet, le couple s'est ouvert sur les étapes respectueuses de ce travail à deux voix qui a connu quelques recommencements, jusqu'à l'accord souhaité. Et en effet, on le ressent à chaque page, par exemple lorsqu'en automne, le gant rouge, au premier plan, pointe vers le faite des arbres dépouillés, et que lui, écrit : « elle cueille le repos dans la clarté de chaque geste / cet après-midi elle avance / c'est facile quand la tête ne se dévide pas sans prévenir // [...] » (p. 2). Ils ont créé à l'image de leurs « rendez-vous inédits » (p. 22).

Index des lieux où les gants rouges ont transformé le paysage : parc-nature de l'Île-de-la-Visitation, parc national d'Oka, Lac-des-Seize-Iles, Lac-Simon, Sainte-Luce-sur-Mer, Pointe-au-Père et Pont-Viau.



je m'approche d'elle
nul recul

p. 58-59

comment aurait-elle réagi au moment de l'été

elle s'incline sans sourire vraiment
mais je prétends qu'elle m'accueille

je parle avec ce que mon corps affiche alors de crédible
elle m'écoute dans l'omission de me connaître

le bienfait d'un hasard ressemble à un baume inexprimable

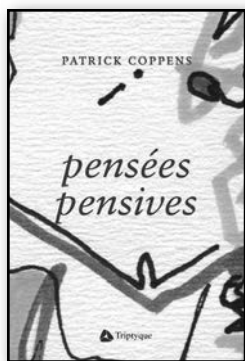
quatrième de couverture

*« [...] dialoguer avec ce qui est / humer le murmure de l'espace offert
[...] / marquer le lieu du passage avec le rouge vie des quatre saisons
/ se faire un voyage s'éblouir de tant de beauté »*

Monique Gagné

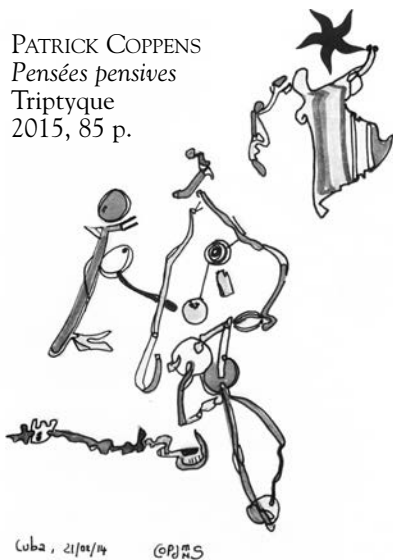
*« au domaine du hasard j'ai aperçu le grain du papier à venir
/ il était pourtant encore dans son regard – ou dans l'appareil entre
ses doigts – / j'ai alors accepté la patience et toléré l'incertitude
[...] »*

Claude Drouin



PATRICK COPPENS
Pensées penses
 Triptyque
 2015, 85 p.

DS



On avait introduit, dans le dossier thématique « Cuisine » du *Brèves 89*, cinq pensées penses de Coppens. C'est dire que, déjà, on avait aimé le manuscrit.

Impossible de ne pas faire le rapprochement, ici, avec les *Carnets secrets d'Agathe Brisebois*, paru chez Adage en 2006. Ce recueil avait puisé dans les pensées penses, faisant plus qu'une énumération d'aphorismes : la grenouille fétiche du poète avait de la suite dans les idées et des choix de dessins ciblés. Avec ce nouveau recueil, le lecteur est plutôt invité à goûter un à un les aphorismes et les dessins en couleurs. Coups de gueules philosophiques et coups de crayon spontanés de Patrick Coppens sont livrés en vrac (semble-t-il), parsemés ici et là de citations de Georg Christoph Lichtenberg, savant allemand du 18^e siècle dont la théorie des couleurs a intéressé Goethe. Coppens n'ignore pas cette rencontre, si on en juge par de nombreux aphorismes sur le jaune, le vert, le bleu et autres « couleurs enjouées ». Notre poète rivalise-t-il avec son alter ego passé à la postérité pour son cahier de 8 100 pensées ? À notre avis, il ajoute à son œuvre une touche toute personnelle. Assurément, Patrick Coppens a des « pensées penses » en continu, nullement gêné par celles qui passent en boucle une fois « l'encre sèche ». Il s'assume pleinement, mais, écrit-il, « *renaître chaque jour fatigué son phénix* » (pensée 238).

Ma sélection d'aphorismes¹ extraits de *Pensées pensives*.

2. Fuir prend du temps, mais donne de l'espace.
18. La déception signale le naïf et la précaution, l'ambitieux.
26. Un long bonheur est encore une épreuve.
38. À qui veut l'entendre, le silence doit tout ce qu'il pense.
48. Qui cherche ses mots, trouve à qui parler.
51. Ne vous vantez pas trop ; j'avais mal avant de tomber.
61. Qui dit « j'apprendrai seul » sait déjà oublier.
85. J'aime l'abstraction quand elle comble les failles du réel.
148. De toutes les raisons d'écrire, l'ennui est la plus commune : viennent ensuite la vengeance, l'amour-propre et la malédiction du style.
169. Le manuscrit difficile à déchiffrer se prête aux meilleures corrections.
173. Si l'orthographe vous retient d'écrire, causez.
221. Qui lève le petit doigt fait de l'ombre à quelqu'un.
228. Marcher dans sa tête évite quelques faux pas.
268. Les jours sont neufs et l'aube m'attend.

¹ Le mot « aphorisme » est une création du philosophe Albert Leitzmann, un Allemand qui a publié, de 1902 à 1906, une édition savante des cahiers de Lichtenberg. Ce dernier n'a pas employé ce mot, préférant l'expression « livre brouillard », une allusion aux registres comptables, paraît-il...



CHRISTIANE ASSELIN ROY
Un regard de femme
 Mini Génie
 2015, 83 p.

Dans ce livre, Christiane Asselin Roy, retraitée du milieu de l'éducation, a classé « les femmes » en 37 catégories, certaines formant des sous-groupes, comme celles des quatre saisons qui évoquent par analogie les âges de la vie, ou encore les travailleuses : infirmières, enseignantes, camionneuses, comédiennes, soldates, mannequins,

danseuses, chanteuses, artistes, politiciennes, bénévoles. Les autres se voient attribuer un qualificatif qui les définit : elles sont femmes-objets, amoureuses, atteintes de la maladie d'Alzheimer, vêtues de noir (pour le deuil) ou de blanc (pour le mariage), d'aujourd'hui ou d'antan, voilées ou de couleur, rondes, âgées ou disparues, monoparentales, amérindiennes, sportives, perfectionnistes... D'autres encore sont liées à un élément : la mer, les champs, la lumière.

L'auteure précise en couverture qu'il s'agit d'un recueil de poèmes. Il aurait fallu mentionner les illustrations qui donnent à l'ouvrage tout son caractère car Christiane Asselin Roy est une artiste. Une première série de portraits de femmes, dont celui de la couverture, est présentée en couleurs. La technique est mixte, un collage de timbres-poste fabriquant le tissu des vêtements de Michèle, Paulette, Charlotte et Fleurette, cette dernière présentée par une citation de Thierry Cohen qui résume bien le livre : « En chaque femme, il y a toutes les femmes : la princesse, la jeune fille, l'aventurière, la compagne, la mère, celles que nous avons été ou que nous aurions pu être ; celles que nous pensons devenir un jour, celles que nous ne serons jamais. » Deux autres citations, de Bonaparte et de Goethe, sont également bien choisies.

Cinquante autres dessins esquissent en quelques traits de crayon à mine de plomb des femmes aux multiples personnalités. Chacun illustre un texte en italique, écrit en vers rimés, court (sans titre) ou long (avec titre explicite). L'expressivité spontanée des images est telle qu'on se demande si le texte complète le dessin, plutôt que le contraire.

La narration des textes est généralement neutre. Exceptionnellement, elle est faite par un homme (« Femme amoureuse »), quelquefois même par la femme qui se dessine (par exemple, « Femme de la mer », « Femme en printemps », « Femme en

noir »). Tous les poèmes demeurent dans la généralité : il ne s'agit pas ici de portraits de femmes déterminées (au sens de « identifiées »), mais bien, comme l'annonce le titre, d'un certain regard sur le sexe féminin : celui, somme toute classique, voire convenu, de l'auteur. Encore que l'un d'eux, « Femme camionneuse », pourrait être inspiré d'un cas vécu : la petite est un garçon manqué ; ses parents le remarquent ; elle grandit et choisit son métier, on tente de la décourager, mais elle ne cède pas.



Femme mannequin, p. 71

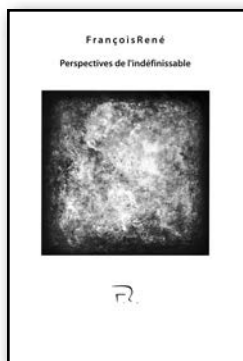
Femme amoureuse, p. 11

Femme élue, p. 29

*Une brise enivrante
Drapée de fleurs
Femme de printemps*

La Fleurette, p. 5





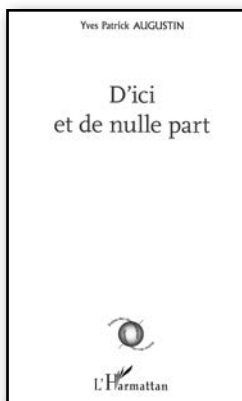
FRANÇOIS-RENÉ DESPATIS L'ÉCUYER
Perspectives de l'indéfinissable
 FR.
 2014, 125 p.

FrançoisRené est le nom de plume de François-René Despatis L'Écuyer, poète et aussi artiste peintre. L'œuvre abstraite de la couverture, dans la palette des bleus, témoigne de son talent : son « tableau emprunte à la consistance d'un nuage » (p. 49).

Ce recueil a paru à compte d'auteur grâce à une commandite de *La Revue de Terrebonne*, fondée par son grand-père. Plus de cent poèmes y sont classés en quatre chapitres : « Les monuments au vent », « Les parades de l'infime et du subtil », « Les paysages suspendus » et « L'atelier des jours ». Il semble que l'auteur ait réuni dans un même volume les quatre grands axes de sa voix intérieure littéraire, de son « unicité déchirante », car, écrit-il, il ne sait pas « être multiple » (p. 14) et quand un livre lui arrive, il y est « seul, tant mieux » (p. 15).

Que sont ses monuments au vent « qui changent tout le temps » ? « [L]es feuilles des arbres dans la lumière » (p. 14), « ce qui est tendu entre le cœur et les étoiles » (p. 17), une « chose [qui] se brise sans bruit aucun dans la presque paix » (p. 19), « tous ces courants d'une même voie allant aux anti-podes » (p. 23), « des heures de givre sur les branches innombrables » (p. 21), et tellement plus encore. Et que sont ses « parades de l'infime et du subtil » ? « L'heure exacte, la tranche d'un dix sous » (p. 36), « des bribes de songes » (p. 39), « la neige lente qui fait bleu » (p. 45), « une pierre dans la main » (p. 46), « le bruit [...] des objets qui retombent sur la table » (p. 53), et dans tous ces détails, le poète voit « bien que quelque chose arrive » (p. 51) dans ses « paysages suspendus ». Il a « vu un corbeau à une patte sur un fil électrique », il a vu « les soucis tomber avec la pluie », il a vu ses « souliers [...] restés tranquilles sur le pas de la porte » (p. 61) et « la mort d'une feuille » (p. 63). « L'atelier des jours » (p. 88) « n'est pas le refuge mais le langage » (p. 89) « du bout des doigts » (p. 90).

Dans l'ensemble, le vocabulaire figuratif fait œuvre de poésie et touche sa cible à chaque page : « J'ai fait de l'espace autour de moi / Cette volonté comme un appel / À libérer les choses / À libérer les corps » (p. 35). Pendant qu'« aujourd'hui [...] s'écroule à devenir demain » (p. 42), les « poèmes ne font aucun bruit dans la nuit » (p. 44) et tout ce qu'il a « vu est emporté dans un silence complice » (p. 47).



YVES PATRICK AUGUSTIN
D'ici et de nulle part
 L'Harmattan
 2014, 70 p.

Ce recueil, comme l'essentiel de la production d'Yves Patrick Augustin, a paru en France, chez L'Harmattan, celui-ci dans la collection « Poètes des cinq continents ». Une fois de plus, le poète parle par la voix de son âme d'exilé, mais ici, il le fait au nom de tous les apatrides, déplacés, déracinés, réfugiés, déportés... bref, tous

ceux et celles qui constellent la Terre de mots pour conjurer leur douleur et leur nostalgie d'un pays perdu. Il est aussi question d'une forme de résistance qui, elle, s'exprime dans des chants et des éclats de rire.

Le poète d'origine haïtienne a agrandi, dans ce recueil, le territoire de sa compassion « pour réveiller les souvenirs » de tous les nomades en mal d'être et leur transmettre ce message : « les colombes ont déjà commencé à tracer dans le ciel l'emblème de la liberté avec leurs ailes de lumière » (p. 6).

Il est rare qu'Yves Patrick Augustin donne à lire sa prose poétique. Il le fait ici, dans un liminaire fabuleux, au sens de fable. Dans la nuit, le poète rencontre son double, celui dont les « mots ont la forme de [s]es tourments et le parfum de [s]es joies [...], la force de [s]on mutisme et la profondeur de [s]on mal » (p. 7). Ce « rêve est une fenêtre ouverte sur l'impossible et la métaphore » : « des cœurs par milliers puisent à la source de la lumière pour s'abreuver de liberté ». Mais, précise le poète (ou son double ?), « les choses ne sont jamais tout à fait ce qu'elles paraissent : un filet de lumière peut être le rire d'un enfant ; une corde de guitare : la chevelure de ma fille ». Sa voix empruntée à l'homme « d'ici et de nulle part » est omniprésente : « à chaque instant, je rends visite à moi-même et à mon peuple ». S'il la fait entendre encore et encore, c'est pour, à tout prix, « empêcher l'oubli de conquérir notre mémoire » (p. 8, 9).

Les poèmes qui suivent parlent eux aussi d'une voix plurielle : « nous sommes des braseros » (p. 11), « nous sommes multiples dans le malheur » (p. 12), « nous sommes une étreinte inachevée » (p. 16), « nous sommes une vieille chanson [...] nous sommes aussi le poing crispé sur la face ténébreuse du destin » (p. 22). Sa force, cet homme la trouve dans ce que sa vie doit à l'amour : « ma quête de toi est une raison de vivre » (p. 24).



MONIQUE PAGÉ
Comme un désir en automne
 G-mots
 2015, 73 p.

DS

On trouve deux séries de brefs poèmes dans *Comme un désir en automne*, de Monique Pagé, « L'automne » en trois temps, celui de la parole, celui de la peur et celui de l'espoir ; « La route » en trois étapes, la capture, la danse et la partance.

Chaque section est introduite par une prose poétique en italique, où l'auteure se dévoile dans des gestes simples : « J'ai versé le vin. J'ai bu... » (p. 11) ; « J'enjambe le ruisseau » (p. 37) ; « J'écoute » (p. 49) ; « Je ramasse la terre tiède » (p. 59).

Ici et là, Monique Pagé manie adroitement l'art de l'anthropomorphisme, par exemple : « Une branche s'affirme et rougit » (p. 15) ; « Trahison de l'été / Les pierres pleurent » (p. 19) ; « Le rouge de l'automne saigne » (p. 21) ; « La roche délivre ses veines » (p. 23) ; « Les herbes chuchotent entre elles » (p. 58).

Dans les poèmes de l'automne, « Le soleil braque la vie sur un fil d'araignée » pendant que la poète « mesure [s]a saison » (p. 13). « Sur chaque goutte de rosée », elle observe « une scène du monde » (p. 14). « L'automne mêle sa sueur à la [s]ienne » et c'est ainsi que, « goutte à goutte / une histoire se consume » (p. 21).

Le dernier poème de la première partie introduit la seconde : « Dans mes mains / quelques grains [...] J'étends la semence / au terreau de l'automne [...] Ventre arrondi de ma récolte / je prends la route » (p. 34).

Cette route a « une odeur de pommes » (p. 39), « une forêt ensemencée de poissons » (p. 40), « un volcan » (p. 54) ; elle est « nourrie / de destinées en file indienne » (p. 45) et « bordée de cadavres / en refus du néant » (p. 55).

Dans ce numéro de *Brèves* sur le thème du bestiaire, la ménagerie poétique de Monique Pagé fait bonne figure. Elle écrit : « Paupières closes / Je poursuis ma route / Sur une aile de perdrix » (p. 57), et plus loin, « Chair nue frissonnante / Suis-je tronc d'arbre / Suis-je oiselet » (p. 63), et encore plus loin, « Le silence s'impose / Luciole sur le désert » (p. 63) et finalement, « Vieille femme je suis / Légère / Une abeille m'emporte / Le jour se lève / Encore » (p. 68).



LENOUS SUPRICE

Lettres à mes ombres

Dédicaces

sans date de parution, 77 p.

Lenous Suprice publie ici sa poésie écrite entre 1993 et 2006. L'ouvrage s'organise en sections qualifiant des types de lettres : fugaces, fugueuses, à épines, polyphoniques et « à mes ombres », cette dernière donnant son nom au recueil.

Au gré de l'inspiration, prose poétique et poésie en vers libres alternent sur papier ivoire, sous l'image floue de la couverture.

La première section s'ouvre avec deux citations-odes à la femme, de Paul Éluard et Octavio Paz. Ses « Lettres fugaces » s'adressent à la « passante / promeneuse » (p. 8) qui a comme « une invite sur [l]es lèvres » (p. 10), au point que le poète lui murmure : « Il me vient une habitude, une attitude même, de te regarder passer et de t'entendre te réjouir tout doucement, dans ma mémoire, la nuit. » (p. 13).

Ses « Lettres fugueuses », introduites par Juan Arias et Eduardo Manet, font cadeau de belles métaphores pour ne pas nommer le désamour : « Elle n'était pas nécessaire, cette rivière, mais elle était là immense et autre, en dessous de mes paupières, pour conduire le navire de ton dos vers l'inconnu. // Et j'ai ouvert le corsage de la nuit, pour m'endormir, une fois de plus, en tes bras invisibles... » (p. 21).

Marie-Célie Agnant, poète québécoise d'origine haïtienne, donne le ton aux « Lettres à épines », avec une « grenade qui éclate à l'écoute des frissons » (p. 37). Plein de regrets, le poète se lamente : « Je n'aurais pas dû m'asseoir, avec du plomb sur les épaules [...] J'aurais dû tant cracher l'assaut... » (p. 49).

Puis, Dary Jean-Charles et Gary Klang ouvrent la section « Lettres polyphoniques », dont le « Mémorial » final est un « rêve d'harmonie [...] afin que jamais [le poète ne s']approche [...] sous aucun prétexte de tous les fossoyeurs de la beauté... » (p. 62).

« Lettres à mes ombres » débute par un poème introspectif : le poète dit ce qu'il est, ce qu'il possède ou ne possède pas, ce qu'il fait et ne peut que faire, soit « passer » (p. 63, 64).

André Gide est cité en « post-scriptum » : « Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée. » (p. 77).



MAXIANNE BERGER
Un renard roux A red fox
 Éditions des petits nuages
 2014, 90 p.

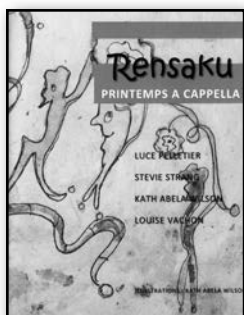
DS

Maxianne Berger a publié son premier recueil de tanka aux Éditions des petits nuages, une maison qu'elle dirige avec Mike Montreuil. Les poèmes de *Un renard roux A red fox* sont présentés en français et en anglais. Plusieurs des tanka ont déjà paru, certains dans une version quelque peu différente, une pratique admise; les références sont soigneusement consignées. Les collaborateurs sont explicitement remerciés. Il y a aussi une notice biographique, mais ni introduction ni texte de quatrième couverture. Le travail est méticuleux, le recueil bien construit.

Les poèmes sont distribués dans neuf sections, la dernière donnant son titre au recueil. Si les deuxième et septième sections (« l'épouse », p. 13, et « les galets », p. 57) sont identifiées comme des suites, il faudrait ne voir qu'un lien thématique entre les tanka des autres sections, mais les idées s'enchainent si bien qu'on garde quasiment tout au long le sentiment de suivre une histoire, qu'on soupçonne être celle de l'auteure.

Dans « de simples vœux », Maxianne Berger explore les signes de l'amour : l'éloignement, le risque, le secret, la dérive, les rêves, la peine, les larmes : *oh si tu me répondais, implore-t-elle en voyant des canards / frôlant la surface / avant de plonger / dans leurs propres ombres* (p. 9). La suite « l'épouse » est le récit d'une perte, l'époux ne pouvant plus dissimuler son orientation homosexuelle (p. 13-20). Les troisième et quatrième sections, « du verre marin » et « ce qu'il reste », sont les récits d'autres deuils : un époux, une mère, une vieille voisine, une jeune soldate (p. 21-38). Dans « sous la neige tombante », la sixième section, une histoire de couple contient possiblement le plus beau tanka d'amour jamais écrit : *parce que / ma vie imaginaire / me donne / tout à fait le même époux / c'est à ce point* (p. 45), contraste dur avec la section suivante, « inspection finale » : *papa tyran / revivre cette enfance / les mêmes larmes / mêmes rages et déceptions / à travers sa démence* (p. 52). On enchaîne avec « des galets » et « seule l'odeur de la pluie », tanka sur le décès d'un être cher, en l'occurrence la belle-mère, puis la mère. La dernière section, « un renard roux », ramène les parents qui, après une *vie de querelles... partagent / une urne unique*, puis l'époux aimé – *pourquoi y penser ce soir / enlacée dans ta chaleur* (p. 75) – et enfin, l'ex-conjoint qui *vient / dîner avec son mari* (p. 76). On referme ce fascinant recueil au cimetière : *va-t-on aimer / me rendre visite ici ? / soleil de mars / un renard roux sommeille / sur une pierre tombale* (p. 82).

DS



LUCE PELLETIER, dir.
Printemps a cappella
 compte d'auteur
 2014, 44 p.

Il s'agit de la quatrième saison, après *Automne prélude* en 2008, *Été salsa* en 2010 et *Hiver Jingles* en 2012, avec la participation de poètes anglophones, comme le précédent de cette série. Ici encore, les haïku en français ou en anglais se succèdent

sans traduction. Mentionnons que Maxianne Berger (membre anglophone francophile de la SLL) a participé à la révision et que les illustrations sont l'œuvre d'une des collaboratrices : un détail d'une illustration couleur enveloppe la couverture, alors que d'autres sont disséminées ici et là dans les pages intérieures, en tons de gris. Toute la série fait entendre exclusivement des voix de femmes. On trouve dans les dernières pages des notices biographiques et bibliographiques avec portraits.

Le procédé de la directrice de la publication est particulier : elle sollicite des haïku de ses coauteures, y ajoute les siens et entreprend un classement. Elle a ainsi compilé quelque 150 haïku de toutes formes : traditionnels, libres, minimalistes ou le contraire, certains utilisant des mots de saison explicites. Sans rejeter a priori aucune de ces formes, elle a entrepris son classement, a retourné le tout par courriel à ses coauteures « au cas où de nouveaux haïku pourraient prendre forme et place » (p. 5). Il n'y a eu aucune rencontre physique. Chaque page du corps du recueil est coiffée d'un titre choisi par Luce Pelletier.

On ne cherchera pas dans ce *rensaku* une narration dramatique, mais plutôt des enchainements d'idées faits a posteriori, lesquels renforcent l'atmosphère de la saison. Dans ce qui suit, on ne citera que les textes de Luce Pelletier. Le recueil s'ouvre sur *la neige tardive* (p. 7), *le bourgeon attend* (p. 7), puis le beau temps nous fait sortir à l'extérieur : *sur la marelle / elle étrenne ses chaussures / jusqu'au ciel* (p. 13). Et après ce long hiver, nos sens se réveillent : *ce dimanche – / un peu plus de citron / dans la pâte à crêpes* (p. 23) ; *te murmurer / la saveur du fruit – fleurs de pommier* (p. 37). Une chose est certaine, la saison tiendra ses promesses : *pourquoi ces jours gris – / elles seront roses / les pivoines* (p. 33).

Lire ce *rensaku*, c'est comme ramasser les vêtements sur la corde à linge de Luce Pelletier : on les récupère dans l'ordre où elle les a épinglés. Quelqu'un d'autre aurait fait le travail, l'ordre serait différent, mais le printemps n'en aurait pas moins imprégné le tout de son odeur.



Voici un recueil de haïku introduit avec poésie par le directeur de cette publication parue chez un éditeur francophone de l'Ontario. Bernard Nayet est écrivain en résidence à la Maison Gabrielle-Roy de Saint-Boniface, au Manitoba, moins connue que celle de Banff.

DS

Deux membres de la SLL sont parmi les 63 haïkistes de *Sur une même écorce*. Chacune a vu deux de ses haïku choisis : FRANCINE MINGUEZ, (p. 53, ci-dessous, et 62) et LUCE PELLETIER, p. 31, 85, ce dernier reproduit ci-dessous à droite).

*plus d'arbres ce matin
la forêt n'est que neige
piquée d'aiguilles*

*ton silence
les premières feuilles
sèches sur le sol*



Cirrus est une revue virtuelle de tanka contemporains, qui paraît deux fois l'an sous la direction littéraire de MAXIANNE BERGER et Mike Montreuil. Le tout premier numéro a été diffusé sur Internet en janvier 2014. Plusieurs membres de la SLL y publient régulièrement.

DS

Voici, à titre d'exemple, des tanka d'AIMÉE DANDOIS, CLAUDE DROUIN, CÉLINE LANDRY et FRANCINE MINGUEZ.

*j'ai tant cueilli
cueilli les légumes
du jardin
mais au froid tombé
je l'encroquemitoufle*

Aimée Dandois, *Cirrus* 3, p. 8

*feuilles de chêne
à la fin de décembre
accrochées solides
– des vestiges
plus que des résistances*

Claude Drouin, *Cirrus* 2, p. 12

*la pelle mécanique
arrivée à neuf heures
repartie à midi et demi
j'ai vu trente ans de vie
disparaître en poussière*

Céline Landry, *Cirrus 1*, p. 8

*primevères enfouies
sous une mince couche
de neige
les pierres chantent
un froid léger au cœur*

Francine Minguez, *Cirrus 3*, p. 18

DS

L'écho de l'étroit chemin

CÉLINE LANDRY publie régulièrement dans cette revue thématique virtuelle de haïbun, publiée par l'Association francophone des auteurs de haïbun, un genre littéraire japonisant qui intercale dans une prose poétique des haïku, voire des tanka.

Voici une liste de cinq haïbun de Céline Landry, parus dans *L'écho de l'étroit chemin*, un titre qui fait référence au maître Bashō Matsuo (1644-1694) :

n° 12 « Des rues sans trottoirs » – thème : Journal d'une semaine

n° 13 « Chenille à tête rouge » – thème : Les éléments

n° 15 « Écrivain public » – thème : Le cri

n° 16 « Oh le beau dégât » – thème : La lumière

n° 17 « Le trou » – thème : Les couleurs.

« Des rues sans trottoirs » relate un voyage à Zanzibar ; ce même voyage a inspiré un autre haïbun paru dans *Brèves 89* : « Tintin à Zanzibar ». L'auteure s'inspire aussi de l'actualité, comme dans « Chenille à tête rouge », une métaphore sur la tragédie de Lac Mégantic ; et comme dans « Écrivain public », une touchante expérience fictive (le narrateur est un homme) de bénévolat, prétexte à parler des agressions sexuelles dont sont victimes les enfants ; et encore avec « Oh le beau dégât », un rappel de la crise du verglas de 1998. « Le trou » est le récit amusant d'une jardinière qui crée, contre toute attente, un odorant « massif à l'anglaise » sur une « terre de Caïn ».



Dans le n° 22 de *Revue du tanka francophone*, FRANCINE MINGUEZ a obtenu un « Coup de cœur du jury » pour ce tanka.

*En pleine campagne
les cheminées incongrues
expirent du noir
comme un baiser d'adieu
ta dernière cigarette ?*

Deux autres tanka d'elle paraissent dans le n° 23, et un de MAXIANNE BERGER. Cette dernière signe aussi un article sur

le *kyōka*, un genre de tanka plus libre qui aborde avec humour la critique sociale, allant parfois jusqu'au cynisme ou jusqu'à l'absurde. Parmi ses exemples, on retrouve un tanka de Christine Gilliet, paru dans *Brèves* 88.

Dans ce même numéro, Nicolas Grenier a proposé à CÉLINE LANDRY un *tensaku*, c'est-à-dire une démarche d'amélioration de son tanka : il y a le texte de départ, l'échange entre le maître et l'élève et le résultat. Vraiment intéressant ! Le maître écrit à l'élève : « Ton tanka [...] mêle histoire immédiate, radio et humanisme, ce que j'apprécie. » (p. 28). Après discussion sur les propositions, Céline écrit : « Oui, c'est bien ainsi, dépouillé, simple ; le tanka illustre bien la disparité des deux situations et mon sentiment d'alors. » (p. 31).

Association pour la
promotion 俳
Haiku 句

Ploc !

La revue du haïku

Le n° 54 de la revue virtuelle *Ploc*, éditée par l'Association pour la promotion du haïku, publie deux haïku de CÉLINE LANDRY et deux de MAXIANNE BERGER, dont celui-ci (p. 9) :

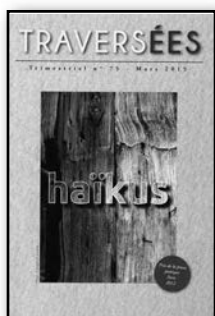
*nuit de neige –
les pauses interminables
dans sa respiration*

Tiens donc ! dans la section française de la revue *Haiku Canada Review*, vol. 9, on lit deux haïku qui auraient trouvé place dans le « Dossier bestiaire » de ce numéro de *Brèves*. L'un est de FRANCINE MINGUEZ, l'autre – ci-dessous – de CÉLINE LANDRY.

*Dans la salle d'attente
mon voisin un bouvier bernois
ophthalmologie*



DS



Traversées, une revue belgo-luxembourgeoise, publie FRANCINE MINGUEZ, dans un numéro spécial de poésie japonisante : haïku, haibun et haïga. « Bien entendu, écrit le préfacier, le haïku occidental sera toujours différent du haïku japonais, puisqu'il ne s'exprime pas dans la même langue, et n'est pas produit dans la même culture. » (p. 4). Les six haïku de Francine Minguez ont pour titre : « Traverser les voix du poème » (p. 46).

DS Dans un autre collectif de haïku intitulé *Amours*, paru en France aux Forgers d'étoiles, on découvre d'autres poèmes de trois vers de FRANCINE MINGUEZ, CÉLINE LANDRY et MARIE DUPUIS, dont, de cette dernière :

*des mots doux
dans la boîte aux lettres
sans signature*



DS



FRANCINE MINGUEZ a publié dans *Corps étrangers*, un collectif bilingue (français, espagnol) paru chez Urubu, à Montréal. Sa nouvelle intitulée « Je n'écirai jamais de roman noir » (p. 72), part de cette prémisses que l'écriture « répare tout dans [l']existence » de la narratrice. Ainsi, la page blanche se prête-t-elle avec subtilité au jeu de la fiction, même lorsque lorsqu'il s'agit d'écrire une notice autobiographique.

DS



LUCE PELLETIER, à l'instar de quelques membres de la SLL, publie régulièrement dans *Libelle*, un petit mensuel français de poésie de six pages, recensé dans plus d'un numéro de *Brèves*.



DANIELLE SHELTON, dir.
Le passeur 34, 35, 36, 37
 Fédération québécoise
 du loisir littéraire (FQLL)
 2014, 2015, 48 p.

DS

Vingt membres de la SLL alimentent les numéros 34 à 37 de la revue numérique de la Fédération québécoise du loisir littéraire, dont la directrice littéraire et infographe est Danielle Shelton. Plusieurs membres collectifs et individuels sont mis à contribution pour la cueillette de contenus au cours d'activités de loisir littéraire soutenues par la FQLL. Chaque texte paru dans les trois numéros d'une année constitue une participation au concours du Prix Paulette-Chevrier. La seconde édition a mis une membre de la SLL à l'honneur : la lauréate est Lise Chevrier, pour le poème « Pour vous », paru dans le numéro 34.

Il y a des extraits d'une remarquable performance coordonnée par Leslie Piché (n° 34), et d'un mémorable Club de lecture orchestré par Monique Joachim (n° 37).

Des membres de la SLL lauréats de « micro ouvert » voient leurs textes publiés dans la revue *Le passeur* : Françoise Belu (n° 34) ; Françoise Belu, Diane Landry, Yvan Lévesque, Aspasia Worlitzky (n° 35) ; Françoise Belu, Lise Chevrier, Ghislaine Édouard Polynice, Monique Gagné, Yvan Lévesque, Aspasia Worlitzky (n° 36) ; Maxianne Berger, Cécile Racine et Aspasia Worlitzky (n° 37).

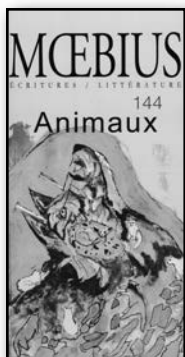
D'autres sont lauréats d'ateliers d'écriture : Marcelle Bisailon, Thérèse Tousignant (n° 34) ; Gaëlle Le Clézio Claessens et Hubert Saint-Germain (n° 35) ; Denise Lavoie et Roland Provencher (nos 36, 37).

D'autres membres encore ont vu leurs textes choisis dans la banque alimentant la section « Carnets d'écriture » (des textes

expédiés librement à la FQLL) : Ariane Bouchardy-Gauthier, Lise Chevrier, Danielle Hudon (n° 34) ; Monique Pagé (n° 35) ; Vincent Diraka, Danielle Hudon (n° 36) ; Danielle Hudon et Lenous Suprice (n° 37).

Le numéro 34 est illustré par une photo de R. A. Warren.

DS



CLAIRE VARIN

Mœbius

« Animaux », n° 144

2015, 167 p., p. 21-25

« Lettre au père sur les chats morts et les dauphins », que voilà un titre tout autant intrigant que les premiers mots du récit : « Mon chat le roi se meurt, m'immergeant dans le monde où tu vis désormais, père. » L'enterrement du Siamois et la mémoire de celui du père précèdent un voyage à Cuba, pour se « réchauffer les entrailles » et laisser venir ces mots : « Moi, je crois à la révolution intérieure et à la révolte des animaux. » (p. 24). On a là un texte de « connexion brute avec le vivant » (p. 25).

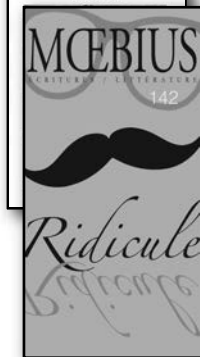


CAROLINE LEGOUIX

Mœbius

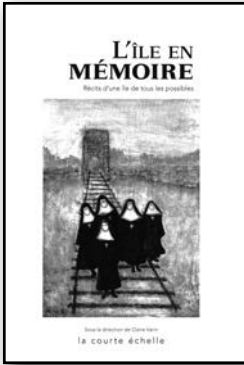
« Comme il vous plaira », n° 145

2015, 167 p., p. 17-22



Dans le numéro 145, non thématique, Caroline Legoux fait paraître la nouvelle « L'écume des saisons », où, le soir d'un 31 décembre, une clown tatouée veille sur une vieille voisine un peu perdue. L'écriture maîtrisée de l'auteure permet à son récit de faire sans heurts quelques détours à l'image de la vie. Comme se plaît souvent à le faire, l'auteure laisse son lecteur interpréter une fin plus énigmatique que concluante.

Caroline Legoux a aussi publié dans le numéro 142, dont le thème est « Ridicule », la nouvelle « L'entrevue d'embûche », suite de celle parue dans le numéro sur les « Phobies », qui a été sélectionnée pour un manuel de français langue seconde des éditions CEC.



CLAIRE VARIN, dir. et al, dont
ANDRÉE DAHAN, AIMÉE DANDOIS,
DANIELLE FORGET, NANCY R LANGE,
MARIE-MARTHE FORTIN D'ARGENSON,
LESLIE PICHÉ

L'île en mémoire

La courte échelle, 2015, 314 p.

Ce collectif de récits produit par la Fondation lavalloise des lettres est une réalisation s'inscrivant dans le cadre des célébrations 2015 à Laval. Il consigne les souvenirs de 25 aînés résidant à Laval, plusieurs d'entre eux ayant connu l'île Jésus avant la fusion municipale de 1965. Les textes sont signés par quatorze auteurs, dont sept membres de la Société littéraire de Laval. Imprimé au Collège Ahuntsic par les étudiants du programme de techniques de l'impression, le livre a paru au groupe d'édition La courte échelle, dirigé par Mariève Talbot, une Lavalloise anciennement directrice de l'organisme Lis avec moi. Sur papier couché, le poids des mots impressionne, littéralement, tandis que l'illustration en couverture désarçonne... jusqu'à la lecture du premier récit, celui de Sœur Sainte-Lucie, alias Henriette Lépine. Lors du lancement chez Memoria, le réalisateur Gaëtan Lavoie avait présenté d'excellentes vidéos d'entrevues, en complément des textes. La directrice de la publication de ces « récits d'une île de tous les possibles » est Claire Varin, présidente de la Fondation. Elle signe trois récits. Quelques photos, pour la plupart d'archives familiales, ajoutent au ton intimiste de l'ensemble.

Six autres membres de la SLL ont recueilli un ou deux récits de vie de Lavallois bien ancrés sur l'île Jésus et qui y ont exercé divers métiers ou professions ; certains y sont nés, d'autres sont des immigrants. Chacun s'emploie sincèrement, à sa manière, à « perpétuer l'esprit de ce passé encore récent », pour citer Marie Beaulieu¹ (p. 191). Si des biographes s'excluent du récit, d'autres s'y font une loge, telle Andrée Dahan : « Ces faits témoignent, pour moi venue en 1968 d'Égypte, mon pays natal, de la vigueur d'un peuple à perpétuer ses valeurs en les transmettant à ses descendants. » (p. 196). Un extrait de l'entretien avec Lucienne Couston, dite Lulu, tel que colligé par Marie-Marthe Fortin D'Argenson, décrit l'atmosphère de la fusion municipale de 1965 : « De toute évidence, la fusion des quatorze municipalités, en cours depuis un bon moment, échauffe les esprits. Une ville va naître, chaque municipalité défend bec et ongles son point de vue et ses intérêts. Stimulant, excitant, parfois rocambolesque ! » (p. 183). Tiens ! ces trois adjectifs décrivent plutôt bien le tout...

¹ MARIE BEAULIEU A ÉTÉ INTERVIEWÉE PAR ANDRÉE DAHAN.

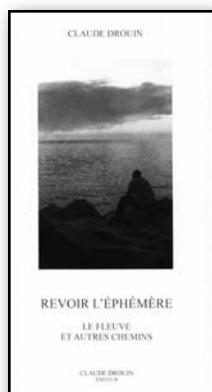


LAURENT BERTHIAUME
(et son père, Paul Berthiaume)
Quinze mois de vacances en kaki
Le grand fleuve, 2014, 238 p.

Mes impressions du livre, côté auteur, côté Paul... Je note, en premier, la connaissance approfondie de la langue et la culture générale étonnante de ce jeune homme de 19 ans. Le récit de Paul Berthiaume nous raconte la petite histoire de la vie d'un soldat dans le corps militaire. Ce n'est donc

pas la relation embrigadée des documents officiels. C'est une narration personnelle, tour à tour cinglante et humoristique, teintée d'extase et de désillusion, en tout temps fort colorée. Exposé très intime, donc, d'un étudiant enrégimenté presque malgré lui, en tout cas exploité par de fausses promesses pour finalement se faire dire : « Votre famille, vos amis, pensez-y plus. Vous allez tous vous faire tuer » (p. 74). Journal d'un garçon qui n'a pas atteint la fleur de l'âge et qui se retrouve soumis plutôt aux horreurs de la guerre qu'à ses grandeurs. C'est aussi l'esquisse d'une époque, de ses valeurs, de ses croyances, de ses préjugés. Un tableau réaliste de la mentalité d'une génération peu habituée à côtoyer la différence. Paul Berthiaume ne savait pas au départ s'il allait, là-bas dans les vieux pays, survivre ou mourir. Ce qu'il sentait en tout cas de toutes ses forces, il l'énonce lucidement : « Chacun tombe où son éducation l'a préparé » (p. 99).

Mes impressions du livre, côté éditeur, côté Laurent... La couleur première de ce livre : un geste émouvant de piété filiale. Laurent Berthiaume a arpenté amoureuxment chaque ligne des carnets de son père, chaque souvenir qui lui restait des longues soirées familiales où il était suspendu aux lèvres du paternel. Le tout est rangé, classé dans un ordre parfait qui donne au récit du père une suite parfaitement crédible et magnifiquement orchestrée. Sur la chaise du premier violon, le compte rendu fidèle, presque sans corrections et surtout sans jugement, des lignes du père, ce qui contribue à en garder toute l'authenticité. Juste derrière s'ajoutent avec une subtilité et un doigté parfait, de multiples cartes, photos, références historiques qui encadrent et bonifient la chronique de guerre en la rendant au lecteur géographiquement et historiquement plus accessible. Sans ces précieuses annotations, je me serais personnellement maintes fois égarée dans les tranchées. *Quinze mois de vacances en kaki*, un effort considérable d'édition où l'on reconnaît la rigueur du scientifique, l'approche de l'homme réfléchi et l'émotion de l'écrivain.



CLAUDE DROUIN
Revoir l'éphémère
Le fleuve et autres chemins
 Claude Drouin éditeur
 2014, 121 p.

DS

Ce petit carnet d'écriture intimiste est la suite de *Passerelle ouest*, pour lequel Claude Drouin a reçu le Prix Le passeur 2013 attribué par la FQLL à un livre à compte d'auteur, ici une autoédition.

L'auteur reprend sensiblement son itinéraire du Vieux-L'Assomption, et ses notes couvrent la même période, soit de novembre 2009 à décembre 2010. Ce qui change, c'est son « regard [qui] se pose différemment sur les moments, les paysages et les gens ». Toujours bref, il mélange tous les genres : description, narration, aphorisme, réflexion, poésie. En couverture, une photo de Monique Gagné, sa compagne. On lit dans la préface de Marc Chabot qu'« un rien fait le monde » et que « nous sommes là pour l'extase ». *Revoir l'éphémère* en compagnie de Claude Drouin, c'est parfois, « au milieu d'un nulle part temporaire, réfléchir aux possibles patiences » (p. 5) ; c'est aussi s'émouvoir avec lui d'« une femme [qui] étend son linge » (p. 17), « des fleurs de plastique qui coiffent les pierres tombales » (p.24) ; c'est passer « devant une maison dont l'intimité est impossible à effroucher [parce que] du milieu du trottoir, on peut cogner aux fenêtres sans même allonger le bras » (p. 27). C'est fascinant, de constater comme « la beauté ne tombe jamais dans l'œil de la même manière » (p. 79).



CLAUDE DROUIN
La beauté de l'ordinaire
Poésie du côtoiement
 Claude Drouin éditeur
 2015, 125 p.

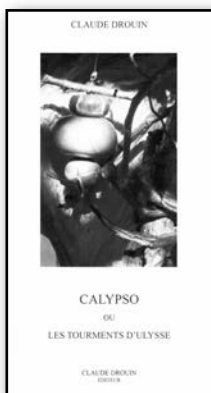
DS

Pour la sélection des observations de ce troisième carnet, Claude Drouin confie avoir « colligé les moments qui tentent de débusquer la beauté dans l'ordinaire des heures ». Le sous-titre est si bien inspiré que l'image d'une *poésie du côtoiement* peut ne jamais plus nous quitter.

Il hante plusieurs lieux. Par exemple, « Batiscan. // Où, une fois sur deux, en belle saison, [il] stationne près du pont pour le traverser. / Aller-retour / Pour rien d'autre qu'accompagner de l'œil la Batiscan qui engrange dans le Fleuve sa récolte limonneuse. » (p. 9, 10) Certaines rencontres exigent plus de mots, comme celle de « monsieur Dion, historien amateur et fervent citoyen » à la recherche d'un « fameux bouquin » (p. 15, 16), preuve, écrit le narrateur, que « la vie ordinaire offre de ces moments qui, voudrait-on les inventer, demanderaient trop de préparation » (p. 16). Le promeneur ne résiste pas à une certaine « nostalgie anticipée » (p. 40), et nous acceptons volontiers de partager avec lui cette « façon d'être de la vie » (p. 77).

ROMANS

DS



CLAUDE DROUIN

Calypso ou les tourments d'Ulysse

Claude Drouin éditeur

2014, 49 p.

On retrouve dans ce roman bref la même atmosphère ambiguë que dans *No*, paru en 2012 (recension *Brèves* 86). Dans les deux récits, Claude Drouin, qui a été enseignant, campe ses personnages dans le milieu scolaire. Encore ici, le ton est si convaincant qu'on ne résiste pas à soupçonner une part d'observation d'un vécu dans tout cela. L'auteur signe une dédicace

qui est plutôt une mise en garde : « à toutes les adolescentes [...] qui, aujourd'hui, croient qu'elles seront gagnantes au jeu du charme et du risque » et « aux hommes mûrs qui se donnent bonne conscience en prenant part à des jeux semblables du simple fait de ne pas les avoir initiés ». Cette impression est volontairement renforcée par une préface qui fait de François, le narrateur (alter ego de Claude Drouin ?), un « témoin des événements narrés », et par une postface qui donne à la *Calypso* de ce roman le visage de Noémie, la muse du roman précédent (*No*). Le *mea culpa* final du narrateur qui s'est contenté d'observer ne l'excuse en rien. La question posée dans la recension de *No* demeure pertinente : « Les adultes à qui nous confions nos enfants sont-ils tous suffisamment équilibrés pour que cela ne représente aucun danger ? » (*Brèves* 86).

La lecture de ce roman enrage avec plus de force encore que le précédent, parce que plus réaliste. Il est une lumière rouge. Tous les Ulysses ne demandent pas à être attachés au mât.



CLAIRE BERGERON
Quand les femmes étaient des ombres
 Druide
 2014, 449 p.

HP

Construit sur une tranche d'une trentaine d'années de notre histoire, du début du 19^e siècle jusqu'après la Grande Guerre, de prime abord, le titre de ce roman de Claire Bergeron laisse imaginer que l'époque n'était pas tendre pour les femmes.

En effet, dans le huis clos des familles, les filles-mères soumises à l'omerta se terrent, s'exilent et se brisent le cœur en donnant pour adoption le fruit d'amours clandestines. Les épouses, elles, doivent obéir à leur mari. Souvent peu considérées, plusieurs se questionnent, épient ou pleurent en silence. Si quelques-unes osent se rebiffer, leur *maître* a tôt fait de les réduire au silence, soutenu en cela par le clergé. Certes, il arrive que des serviteurs, des « Indiens » et d'autres subalternes honnêtes et fidèles parviennent – et c'est tant mieux – à recevoir une part de l'estime qui leur est due.

Au fil de la lecture apparaissent avec vraisemblance les bouleversements sociaux qui se sont manifestés au Québec : la pauvreté rurale, le chômage urbain, l'épidémie de grippe espagnole, l'exode des familles vers la Nouvelle-Angleterre, le krach boursier de 1929, la colonisation de l'Abitibi suivie du développement minier de la région.

Sur fond de crise économique, les gens survivent grâce à la Bonne Parole du clergé, pendant que de plus astucieux s'enrichissent. Ajoutons que la pratique de mœurs politiques douteuses amène avec elle son lot de jalousie et d'horribles vengeance secrètes. Ainsi, une vingtaine de personnages vivent, s'entremêlent, s'aiment, se trahissent ou se taisent, meurent ou disparaissent, dans le foisonnement des multiples intrigues présentées dans ce roman de Claire Bergeron.

Au crédit de cette fresque historique crédible : le dénouement de l'intrigue criminelle qui tient en haleine et plusieurs passages bien sentis, notamment de belles scènes d'amour (p. 113), la magie des Fêtes (p. 280) et tout au long, la splendeur des paysages et la réconfortante solidarité de personnages émouvants. La reconstruction romanesque de Claire Bergeron atteint le grand mérite de se présenter à la fois comme une saga nationale d'envergure panoramique et en même temps comme un faisceau d'histoires individuelles canalisées, vécues au cœur des gens d'ici.

DS



TANYA BERNIER
Un fauteuil à partager
Société des écrivains (Paris, France)
2013, 267 p.

Ce roman de Tanya Bernier a été lu et commenté par un club de lecture de la Fédération québécoise du loisir littéraire. Voici des extraits des commentaires des participants, déposés sur le site Web de la FQLL et parus dans la revue *Le passeur* 35 en décembre

2014. Doris Brunet, qui est aussi membre de la Société littéraire de Laval écrit : « L'écriture est jeune et utilise le langage Internet à plusieurs occasions. L'humour allège le drame de chacun des personnages, mais ne nous laisse pas dupe. Il y a une grande souffrance sous-jacente. » André Binette souligne pour sa part que le « roman fourmille de dialogues typiques des jeunes d'aujourd'hui. [...] Le récit est à la fois actuel et intemporel en ce sens que la chronologie des événements n'est pas encombrante. Les liens que le lecteur doit faire deviennent une source d'intérêt pour l'histoire. »

On l'aura compris, Tanya Bernier est une auteure de la relève. Étudiante au baccalauréat, elle se destine à l'enseignement du français. Plus jeune membre de la Société littéraire de Laval, elle a lancé son roman à Laval, au Pavillon du Bois Papineau, grâce à un programme de soutien offert par l'organisme. Tanya a publié ce premier livre à compte d'auteur. La Société des écrivains a son siège social à Paris, mais un partenariat avec Bouquinplus pour l'impression et la diffusion au Québec.

De quoi ou de qui parle ce roman aux personnages attachants ? D'une jeune femme accidentée qui rencontre un jeune homme idéaliste, et d'un homme tourmenté par le remords. De la vie, tout simplement ? Pas vraiment. De la vie qui, parfois, nous oblige à nous dépasser et nous apprend à accepter le bonheur comme une possibilité.

PUBLICITÉ

Docum
bouquinplus.com

**SERVICE D'IMPRESSION
DE LIVRES À LA DEMANDE
ET BIEN PLUS ENCORE...**

ACCÈS À DES RESSOURCES TECHNIQUES DE RÉDACTION,
CORRECTION ET MISE EN PAGE / CONVERSION EN EPUB /
PRODUCTION DE VIDÉOS PROMOTIONNELLES / SÉANCES DE
DÉDICACES DANS LES SALONS DU LIVRE / PROMOTION / VENTE...



MARIE-SŒURETTE MATHIEU
Châteaux de sucre
Le grand fleuve
2014, 143 p.

DS

Châteaux de sucre : un beau titre pour ce roman de l'auteure d'origine haïtienne Marie-Sœurte Mathieu, paru aux éditions Le grand fleuve !

D'entrée de jeu, le lecteur est averti : tous les personnages sont « fictifs mais inspirés d'une réalité palpable » : la vie avec une maladie dégénérative.

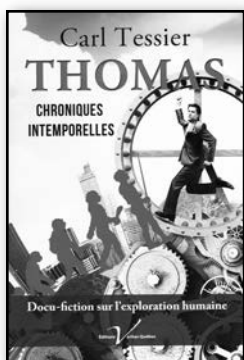
Béatrice Colline est une psychothérapeute, autrefois fonctionnaire du gouvernement qui, à la suite d'un diagnostic de sclérose en plaques, pratique maintenant à la maison, en compagnie d'Hercule, un chat siamois offert par sa fille unique qui vit au Mexique et avec laquelle elle entretient une correspondance.

Des mal-aimés, des malchanceux et des victimes de violence vont se succéder dans son sous-sol de Laval pour des thérapies de groupe : une ex-mannequin attaquée au couteau par son amoureux éconduit, une veuve abusée financièrement par un prétendu militaire, un vieux garçon escroqué par une pseudo-fiancée Internet qui vit à l'étranger, une femme dont la sœur et le mari sont amants, une autre dont le mari schizophrène s'est suicidé après avoir noyé leurs enfants, un sans-abri prospère avant d'avoir confié les économies de toute sa vie à un courtier véreux... On reconnaît les gros titres de l'actualité.

Il se présente au milieu du roman un épisode festif : le mariage mexicain de la fille de Béatrice. Le nouvel époux incite Chloé à se faire baptiser et celle-ci y consent de bonne grâce, avec la bénédiction de maman. Elle accouchera de jumeaux.

Il y a aussi une rencontre fortuite qui suggère à l'héroïne malade de subir une opération qui pourrait s'avérer quasi miraculeuse. Celle-ci hésite, consulte son médecin et s'engage plutôt dans un processus de soins reconnus, incluant de l'aide à domicile. La suite montrera les risques liés aux traitements expérimentaux et rappellera que les maladies évoluent différemment chez les patients.

Et, comme dans un beau rêve, deux anges survoleront le lit de Béatrice Colline dans son château de sucre... *No despertes a la abuela*. (« Ne réveille pas grand-mère. ») (p. 143).



CARL TESSIER
Thomas Chroniques intemporelles
 Véritas
 2015, 214 p.

Voilà une couverture dynamique ! On croirait avoir entre les mains un livre de management, et cela est certainement volontaire de la part de l'auteur qui travaille dans le milieu de la finance. Par ailleurs, les mots « docu-fiction sur l'exploitation humaine » renforcent le texte de la quatrième de couverture, qui induit faussement que Thomas, le héros de ces « chroniques intemporelles », serait l'« alter ego » de l'auteur Carl Tessier, projeté dans un passé pas si lointain, soit au mitan de sa vie. C'est habile et ça fonctionne !

Le récit, qui mêle les tribulations internationales d'un idéaliste écologique et militant et son obsession pour une femme qu'il a aperçue lors d'une conférence, part en force.

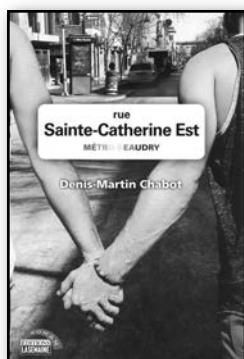
« “Adaptable est l'humain” serait ma prémisse. Et peut-être que la compréhension de la génétique apportera des réponses à notre capacité de résistance ou d'adaptation. [...] »

Je remarque une petite brune particulièrement outrée des remarques d'un interlocuteur que l'on sait à la solde d'une grande société pétrolière. [...] Je ne peux m'empêcher de la regarder, je n'entends plus rien, le vide s'installe autour de moi, je vis une expérience intérieure qui m'est inconnue. [...] L'effet vient d'elle. [...]

La conférence terminée, [...] je reste assis un moment afin de rétablir complètement mes fonctions et je m'aperçois alors de son absence. Où est passée ma petite brune ? » (p. 12).

Commence alors une savoureuse poursuite de cette femme de rêve, émaillée d'intéressantes considérations professionnelles, le poste de Thomas consistant « à connaître, analyser et comprendre les changements climatiques et les interprétations qu'en font les autres spécialistes à travers le monde » (p. 23). Il est impératif qu'il obtienne d'autres missions à l'étranger s'il veut revoir « sa petite brune », dont il ignore même le prénom.

À Montréal, Thomas a des interactions avec des membres de sa famille et, sans se l'expliquer lui-même, des épisodes de dédoublements qui le projettent dans les années quarante. Il retrouve son inconnue et commence alors une longue visite touristique du Québec en sa compagnie. Ce livre hybride est aussi parsemé de références et de citations : Einstein, Asimov...



DENIS-MARTIN CHABOT
Rue Saint-Catherine Est
 La Semaine
 2015, 346 p.

DS

Ce livre est une réédition des tomes 1 et 2, *Manigances* et *Pénitence*, de la suite *Histoires du Village*, parus en 2011 à compte d'auteur et recensés dans *Brèves* 84. D'autres éditions ont également paru depuis 2003.

On pouvait lire dans la revue de la Société littéraire de Laval : « Avec son talent de conteur, Denis-Martin Chabot nous fait graviter avec force réalisme dans le monde et la culture homosexuels. Les personnages, dans leur quête d'amour, vacillent entre leur besoin de vérité et la tentation du mensonge qui les attirent tout autant. Dans un style bien personnel, l'auteur fait évoluer ses personnages au temps présent. Et – habileté du récit – une autre narration sous forme de courts chapitres en italique nourrit progressivement notre curiosité quant au dénouement. » (p. 107)



SUZIE PELLETIER

Le pays de la terre perdue

« Le réveil », tome 1, 2013, 477 p.

« L'hiver », tome 2, 2013, 458 p.

« La mer », tome 3, 2014, 470 p.

« Les visiteurs », tome 4, 2014, 464 p.

« Le retour », tome 5, 2014, 509 p.

« Emmanuel », tome 6, 2015, 480 p.

Véritas Québec

DS



C'est au moment de sa retraite que la biologiste Suzie Pelletier a développé un goût pour l'écriture fantastique. Son « idée folle » est devenue réalité. Elle a créé un univers, celui de la Terre perdue, pour faire la démonstration d'une préoccupation universelle : l'apprentissage pour la survie.

Le roman initiatique de Suzie Pelletier se décline en 6 tomes. Le premier a paru en février 2013, le dernier en août 2015, tous à compte d'auteur, aux Éditions Véritas, un membre de l'Alliance québécoise des éditeurs indépendants (AQEI). La saga au complet compte 3 000 pages.

En introduction du premier tome intitulé « Le réveil », Suzie Pelletier pose la question à l'origine de sa propre quête, car on imagine l'héroïne comme un avatar de l'auteure : *« Comment retrouver ce que nos ancêtres nous ont légué avec nos gènes pour faire ce retour aux sources avec rien... et seul ? »*

Il y a dans cette saga un autre questionnement : la relativité du temps qui passe : deux ans de pérégrinations imaginaires qui se déroulent sur une période de deux semaines de notre calendrier grégorien.

Nadine la campeuse se réveille seule dans sa tente plantée dans un lieu qu'elle ne reconnaît pas. Égarée dans un pays qu'elle nommera Terre perdue, elle l'explore sans comprendre son rôle dans cette histoire, puis elle accepte d'y survivre tout en cherchant la clé qui lui permettra de revenir chez elle, auprès de sa famille. Chemin faisant, elle a l'intelligence d'ouvrir son esprit pour voir ce qu'elle peut tirer d'important de sa difficile mais extraordinaire mésaventure.

« Le cœur lourd, elle contemple le sol que ses pieds ont foulé si souvent et elle sent monter un élan de gratitude pour chaque brin d'herbe qui a absorbé ses pleurs. »

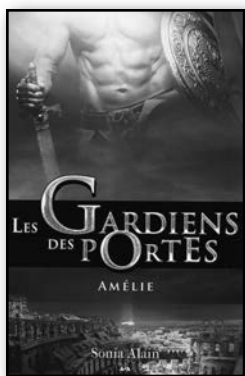
tome 5, p. 11

Depuis le tome 2, Nadine s'était transformée progressivement, à l'intérieur d'elle-même mais pas seulement. Privée de tout ce qui faisait son confort moderne, la nomade infatigable avait pris l'allure d'une chamane vêtue d'une peau de bête, sac d'amulettes au cou. Elle avait lutté pour conserver son humanité, et en même temps, elle avait laissé parler son instinct animal.

« Rapidement, sans qu'elle y pense, elle a pris sa fronde et lancé une roche : la perdrix est tombée sur le sol, la tête presque arrachée, tant le caillou l'a frappée fort. »

tome 2, p. 406

Si elle décide de quitter « cette terre devenue son royaume » (tome 5, p. 15), s'il y a un retour, ce n'en est pas un en arrière. Certes, une partie d'elle demeurera accrochée à « sa » Terre perdue, mais elle se taillera une nouvelle place dans un monde réel qui, à ses yeux, vit plus qu'avant encore, en accéléré.



SONIA ALAIN
Les Gardiens des portes
 « Amélie », tome 3
 Ada
 2014, 406 p.

Rappelons que Sonia Alain a publié des romans médiévaux. Elle a changé de registre, dans cette nouvelle saga, sans renier radicalement le genre chevaleresque, dont l'influence demeure palpable dans l'univers imaginaire de ses *Gardiens des Portes*. Chacun des volumes contient une histoire autonome, ce n'est donc pas une suite à proprement parler. La trame est la même : il y a sur Terre des êtres qui, sous une apparence humaine, voient les incarnations invisibles du mal et ont pour mission de les terrasser en toute discrétion.

Les premiers tomes de cette saga fantastique, « Abbygaelle » et « Alicia », ont été recensés dans *Brèves* 89. Avec le tome 3, « Amélie », on a de nouveau affaire à des démons qui oscillent entre présent et passé, à une belle jeune femme au destin surnaturel, que l'amour tourmente, et on a droit, comme dans les premiers tomes, à de franches scènes érotiques. Sonia Alain a le sens des ingrédients qui font la bonne recette.

Amélie est semblable aux deux précédentes super-héroïnes, par son âme pure et sa sororité avec elles. Elle est aussi différente car formée très tôt pour devenir une chasseuse, une tueuse de démons impitoyable. On retrouve, en personnages secondaires, le gardien métamorphe d'Abbygaelle, Marcus, et celui d'Alicia, Keith. L'ange de l'Apocalypse et le démon Lucurius sont eux aussi demeurés au générique.

Une puissante magie émane, cette fois, d'un cercle de monolithes plantés sur une étroite bande de terre entre deux lochs (p. 3), où la police enquête sur des disparitions. Mais, roman d'aventure oblige, il faut bouger, planter un nouveau décor, quitte à revenir plus tard en Écosse. Les personnages voyagent donc, dans l'espace et le temps, encouragés par la voix ensorcelante d'une divinité : « *Ouvre-toi, laisse le passé refaire surface. Résister ne servira à rien. Ce qui était prévu sera.* » (p. 14) Et ce passé, c'est le premier siècle romain, celui de la grandeur du Colisée, des valeureux gladiateurs et des thermes de Caracalla. Captive des démons, convoitée, Amélie sera amenée de force en Égypte ancienne et libérée par Logan, son gardien et amant. La suite de l'énigme comprend une porte, la Porta Magica, et une clé. La suite est annoncée : « Les Seigneurs des ténèbres ».



MICHELINE DUFF
Coup sur coup (saga en 3 tomes)¹
 « Coup d'envoi », tome 2
 « Coup de maître », tome 3
 Québec Amérique
 2014, 318 p. / 2015, 292 p.

¹ Recension tome 1 : Brèves 89.

Micheline Duff n'est pas novice dans l'art d'exprimer les passions nobles de ses personnages. Dans le 2^e tome de *Coup sur Coup*, Marjolaine et Yvan vivent une histoire d'amour où la paix des jours heureux est vite troublée par des situations inquiétantes et compliquées, imbriquées les unes aux autres, de manière à laisser le lecteur sur le qui-vive, jusqu'au triomphe de l'amour.

Encore une fois, la romancière et sa narratrice ont en commun une belle sensibilité artistique, une fine observation de la nature humaine et une remarquable acuité d'analyse de la dizaine de personnages de la trame narrative. Le style reste fidèle à ce que l'on connaît de Micheline Duff : toujours vif, offrant le naturel des mouvements d'humeur et d'humour et la poésie de charmantes isotopies, par exemple, le sablier de l'espoir (p. 231). Notons deux particularités : l'inclusion de poèmes, semblables à l'envol récurrent des papillons blancs, agréable motif des couvertures de la série ; et, sur le site de l'éditeur, dix-neuf pièces musicales évoquées dans le roman.

Le tome 3 réunira la famille du pianiste croate au Québec, où l'adaptation ne se réalisera pas sans heurts. Patience, amour et compassion viendront, encore ici, équilibrer les relations et mener les personnages à une heureuse conclusion.

Dans ce roman contemporain, le thème de l'immigration au Québec terre d'accueil est d'actualité. Yvan accueillera sa sœur Lydia venue d'une Croatie « cimetière » (p. 65), pour « recommencer sa vie à zéro » (p. 139) avec ses enfants.

L'auteure ne se privera pas, par ailleurs, de digressions didactiques sur la foi, l'art, la musique, le sens de la vie, la maladie et le stoïcisme devant la mort, auxquelles s'ajoutent, à un autre niveau, des explications chirurgicales sur la greffe rénale, les récits de l'origine de l'Halloween (p. 120) et de la légende de la nymphe Ondine (p. 244).



FRANCINE ALLARD

*Clinique Valrose*¹

« L'enfant tel un jouet brisé », tome 2

« L'autre versant de la vie », tome 3

« Le désespoir de Mathieu », tome 4

La Semaine

2014, 285 p. / 2015, 220 p. / 266 p.

¹ Recension tome 1 : Brèves 89.

Les premiers mots de la recension du tome 1 de la suite romanesque *Clinique Valrose*, signée Hélène Perras, peuvent être extrapolés à la série complète : « une mise en scène réussie et crédible du monde médical québécois actuel. » De même pour cette autre

remarque : « Toutefois, on ne saurait réduire le roman au seul côté professionnel. Une dynamique de groupe entrecoupe chaque chapitre d'aventures personnelles ». Et cet autre : « une œuvre sans mièvrerie et intéressante ».

Dans le tome 2, la clinique s'agrandit et donc, le travail et les relations interpersonnelles s'y complexifient. Ce faisant, l'auteure crée une nouvelle pépinière d'intrigues. À la première page, la pluie invite le lecteur à entrer dans un mouiroir où, s'embrassant, un couple de soignants célèbre « la vie au visage même de la mort » (p. 10). Une vieille décède et son corps est enchâssé « dans la noirceur du vide » (p. 11). Francine Allard parsème toujours d'images littéraires la trame narrative, par ailleurs classique, de ses romans. Mais continuons la lecture : à la Clinique Valrose, un Asiatique se présente avec une *carte soleil empruntée* à une femme : « une pratique courante », mais on laisse passer, « pour cette fois »... et on le soigne ; ensuite, on accepte un coupon-cadeau de cent dollars d'un restaurant chinois, mais on informe la RAMQ du subterfuge (p. 15 à 18). Quelques pages plus loin, un accouchement se teinte d'une négligence médicale fatale (p. 27 à 43). Les personnages de Francine Allard ne sont jamais tout blancs ou tout noirs. Et, dans cette saga contemporaine, l'actualité accroche ses ramifications. Il est question des enfants qui naissent avec le VIH, de leur adoption et du séisme en Haïti où les drames se jouent dans « les beautés saisissantes de ce joyau des Antilles ».

Le tome 3 est sous-titré « L'autre versant de la vie » et – comme nous annonce la quatrième de couverture – il sera question d'infidélité, de trahison et de deuil, mais pas seulement. A-t-on dit que Francine Allard est l'épouse d'un médecin depuis plus de quarante ans ? Être renseignée au plus près sur notre système de santé – du moins en ce qui concerne la médecine familiale – fait d'elle une narratrice crédible. Son talent de dramaturge fait le reste. Comme souvent dans l'œuvre de la romancière, des personnages sont prétextes à aborder le littéraire. Il y a Pierre-André, le père du bébé que porte la docteure Fabienne, qui a enfin terminé son essai intitulé *Où s'arrête la sollicitude ?* Cet homme énigmatique, « interdit de séjour au Canada », transgresse les lois au nom d'une cause humanitaire, mais ce faisant, il brise des vies. L'auteure ne manque pas cette occasion de faire réfléchir sur la dichotomie entre les droits du père et le bien de l'enfant. Il y a aussi un nouveau personnage à peine esquissé, Madeleine, une Bretonne qui va publier un recueil de poésie et qui fréquente un *dealer* de dopes. Et, dans la même veine, une chipie de comédienne acariâtre qui replace « les rides de son visage pour attirer la pitié de sa docteure » (p. 83). Elle, qui avait joué dans *L'auberge des morts subites* de Félix Leclerc, est sur le point de s'y retrouver *subitement*, « pour vrai, cette fois ». Là, accueillie par Satan et l'Archange, « elle allait devoir revisiter le fil de son existence » (p. 86, 87). L'humour cultivé de Francine Allard n'est jamais loin de la tendresse : le docteur Raymond écoute « chaque soir *L'enfant d'un autre* [de Serge Lama] en laissant couler ses larmes » (p. 110). Et la fin heureuse apporte sa touche de philosophie : « La maladie n'[a] aucune pitié pour les médecins consciencieux. » (p. 220).

Dans le tome 4, Francine Allard aborde de front le problème de l'obésité, cela tout en jonglant avec celui de la dépression découlant de difficultés personnelles ou professionnelles. Le docteur Mathieu ne va pas bien : « Il tombait des flocons ronds, lourds et paresseux. Par la fenêtre du salon, il lui semblait que les arbres subissaient l'hiver comme on reçoit une injection, sans trop la vouloir. Cette pensée le fit rire. Il balaya du regard l'appartement presque vide qu'il avait loué en attendant. » (p. 5). Une autre réalité de la société actuelle est abordée du point de vue des hommes victimes du « laxisme de la Cour » (p. 6) devant les fausses accusations de leur ex-conjointe, afin de les éloigner de leurs enfants. Une autre encore, l'homosexualité des femmes, fera dire à Mathieu : « C'est vrai que ça arrive souvent depuis quelques années. Les hommes n'ont plus le tour avec les femmes, on dirait ! » (p. 9). Il y a des magouilles et des élans de générosité, des séparations et des passions, des naissances et des décès. « Il faut alléger sa vie quand on avance en âge » et questionner, avec Fabienne, le « droit inaliénable de partir quand on le veut » (p. 228).



FRANCINE ALLARD
La maison d'en face
 La Semaine
 2014, 229 p.

HP

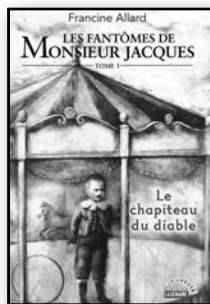
Francine Allard publie là l'un de ses meilleurs romans. Que de beaux passages et d'amour sous toutes ses formes ! Tendresse envers les siens, fidélité à un défunt mari, admiration pour les merveilles de la nature...

La Maison d'en face se présente comme un récit éclaté : l'action principale est régulièrement entrecoupée de séquences explicatives sur la vie de l'héroïne ou descriptives de sa personnalité. Mais ce récit n'est pas un jardin de roses car, dans de cruelles pages sur le vieillissement et la fin de vie, la narratrice, pourtant âgée, ne manque pas de se dissocier « des groupes de vieilles peaux argentées » friandes de voyages organisés (p. 226).

Estelle raconte des tranches de sa vie, avant et après le décès du mari médecin dont elle adorait l'humour, le rire aidant « à fermer les yeux sur la laideur de la société » (p. 7). Cette campagnarde d'âge mûr habite seule une maison sise au sommet d'une butte, d'où elle observe les allées et venues des gens d'en face. Dans son fauteuil d'osier, elle boit du thé en élaborant des scénarios basés sur les inexplicables agissements des occupants. De quoi faire trotter l'imagination et tisser un climat d'angoisse basculant ce roman qu'on croirait tranquille vers le suspense et l'enquête. Pseudo-policiers, réseau d'espionnage, antagoniste protecteur, les ingrédients d'un classique du genre sont ici pimentés par la morale assurément non conventionnelle de Francine Allard. Assez rapidement, une question s'impose : la curiosité d'Estelle en fera-t-elle un témoin à éliminer ou une complice ?

Bien que résolument distanciée de son personnage, l'écrivaine se dévoile ici et là dans de touchantes réflexions et de fines descriptions, par exemple : « Je m'étais jurée de ne pas déménager [...] pour respirer chaque jour l'odeur du bois qui nous avait enveloppés [...], pour ne pas détourner mon regard de nos souvenirs quotidiens » (p. 118).

Quand, à la fin, l'héroïne cultivée mais naïve entreprend de se guérir aux pages de la plus belle littérature, on ne reste insensible ni à cette raison de vivre chevillée au plus profond de l'âme de l'octogénaire, ni à sa capacité d'« encore établir des liens sans craindre qu'on [la] trahisse » (p. 226).



FRANCINE ALLARD

Les fantômes de Monsieur Jacques

« La mort entraîne la mort », tome 1

« Sonate pour Charles Dickens », tome 2

« Le chapiteau du diable », tome 3

La Semaine

2014, 201 p. / 2014 212 p. / 2015, 199 p.

Francine Allard n'en est pas à ses premiers romans pour la jeunesse. *Les fantômes de Monsieur Jacques* puise à son inépuisable source d'inspiration. À travers les aventures d'un enseignant

et de ses élèves, la prolifique romancière fait le pari d'intéresser les jeunes à la littérature, à la musique et à la poésie, à l'aide d'un ingrédient éprouvé auprès de cette clientèle : l'inouï, le fabuleux, le fantastique. Et, mine de rien, ces romans sont portés par la stimulante histoire du bonheur d'enseigner.

Érudit hors normes, Jacques Toupin exerce sa profession dans une petite classe de quatrième secondaire d'un village minier du grand Nord québécois. Il se dévoue à la transmission de ses propres valeurs humaines par un enseignement de qualité qui n'est pas toujours livresque, on s'en doute. Par exemple, ses élèves jouent chacun d'un instrument de musique et offrent aux villageois des spectacles de leurs compositions musicales, théâtrales et poétiques d'une extraordinaire maîtrise.

Si le cadre se prête à l'observation de la nature et aux leçons de choses inhérentes aux grands espaces nordiques, cette immensité se révèle propice à des apparitions de fantômes. La cascade de phénomènes parapsychologiques inexpliqués interpèlent les braves adolescents et les font évoluer. Sous le nom de Brigade d'Hercule Poirot, ils enquêtent et élucident les mystères d'âmes errantes afin de les libérer de leur vie terrestre et de les expédier dans l'au-delà. Cette trame surutilisée dans la littérature, Francine Allard se l'approprie en faisant confiance à l'intelligence de ses jeunes lecteurs. Par exemple, elle explore subtilement le thème de la lumière au moment de la mort, dans l'œuvre de Victor Hugo (tome 1, p. 171). Autre idée classique qu'elle réussit à personnaliser : le tome 3 déplace l'intrigue dans un cirque où Monsieur Jacques enseigne à de jeunes acrobates et trouve une nouvelle famille.



NICHOLE DE L'ORME
Le chemin des retrouvailles
 compte d'auteur
 2015, 200 p.



Dans l'esprit de Nichole De L'Orme, son album est un roman où les images parlent comme le feraient les mots. On y trouve de tout : photos de famille avec légendes et annotations à l'endos, photos d'archives avec crédits, cartes postales recto et verso, actes

de baptême et de mariage, anecdotes rapportées ou inventées, gravures anciennes, partitions musicales, paroles de chansons, notices biographiques, arbres généalogiques, pages d'anciens catalogues de mode, correspondances personnelles, images empruntées à Internet, et même une peinture attribuée à Ginette Reno !

Il y a dans ces pages des traces de vie de plusieurs lignées : les Delorme, les Moreau dit Duplessis, et accessoirement, les Raynault, Gauthier, Fontaine, Cloutier, Carpentier, Brisebois, Joyal, etc. Cela foisonne de vies qui s'entrelacent.

Ce collage est impressionnant en quantité et chaque page est intéressante. Il a fallu à Nichole De L'Orme beaucoup de temps pour rassembler tout ce matériel qui témoigne de sa générosité et de son enthousiasme à forger une touchante mémoire collective de sa lignée. Il est à espérer que les originaux trouveront la place qu'ils méritent dans un centre d'histoire et d'archives.

HP



BERNARD LARIN

Méditer et développer son plein potentiel

Le Dauphin Blanc

2014, 192 p.

Pour aborder le livre de Bernard Larin, il faut passer outre certaines hésitations sur la valeur d'un nouvel ouvrage qui veut « nous faire du bien ». Mais, sitôt franchi le seuil, la lecture se révèle des plus intéressantes, car elle vient nous chercher ; elle nous parle, semble-t-il, parfois à haute voix comme peut le faire un ami à la fois simple et respectueux.

Dans *Méditer et développer son plein potentiel*, l'auteur explique comment mener une bataille efficace contre nos démons coutumiers : le stress, l'insomnie, le chagrin, la colère, la rancune, etc. Pour dédramatiser le négatif de ces situations et arriver à ramener la paix intérieure, une voie simple est à portée de ceux qui veulent s'en libérer : celle de la méditation.

Pour parvenir simplement et efficacement à la méditation, il est conseillé au lecteur de se détendre avant de suivre, étape par étape, le cheminement recommandé. Ensuite, il faut intégrer la méditation dans sa vie pour apprendre à se concentrer, se mieux connaître, prendre conscience de ses aspirations, prendre possession de ses moyens, s'ajuster aux difficultés afin de rechercher de nouvelles avenues pour s'améliorer. « Rêvez, disait Pierre Perrault, comment voulez-vous réaliser vos rêves, si vous ne les rêvez pas. » Alors, rêvons ! car on améliore sa vie en méditant. Suivre la méthode interpelle le lecteur à chaque étape ; il interrompt sa lecture, essaie de contrôler ses pensées, de rationaliser sa respiration, de faire le vide de ses tensions, de se concentrer sur un seul fait. Après quoi la lecture se poursuit, bénéfique comme peut l'être un verre de lait chaud !

Cet ouvrage est d'une lecture facile. L'écriture est correcte et soignée, il faut en souligner la justesse, celle d'une langue souple et agréable, qui ne tombe jamais dans la facilité d'expressions triviales ni dans l'utilisation éthérée d'un vocabulaire spécialisé. Un souci professionnel de communiquer clairement est la marque du journaliste et du communicateur de carrière. Bien qu'il soit un manuel de consignes à suivre pour atteindre la méditation et ses bienfaits, l'ouvrage de Bernard Larin a évité les écueils du pédagogisme. L'auteur dit méditer lui-même depuis près de trente ans, son œuvre en témoigne : humaniste, agréable et convaincante.